

BULLETIN  
DE  
*l'Académie Royale*  
*de Langue et de Littérature*  
*Françaises*



BRUXELLES  
PALAIS DES ACADEMIES

## SOMMAIRE

---

Séance publique du 27 avril 1963

**Réception de M. Marcel Raymond :**

Discours de M. Fernand Desonay . . . . .	91
Discours de M. Marcel Raymond . . . . .	103

**Réception de M. Robert-Léon Wagner :**

Discours de M. Maurice Piron . . . . .	113
Discours de M. Robert-Léon Wagner . . . . .	122

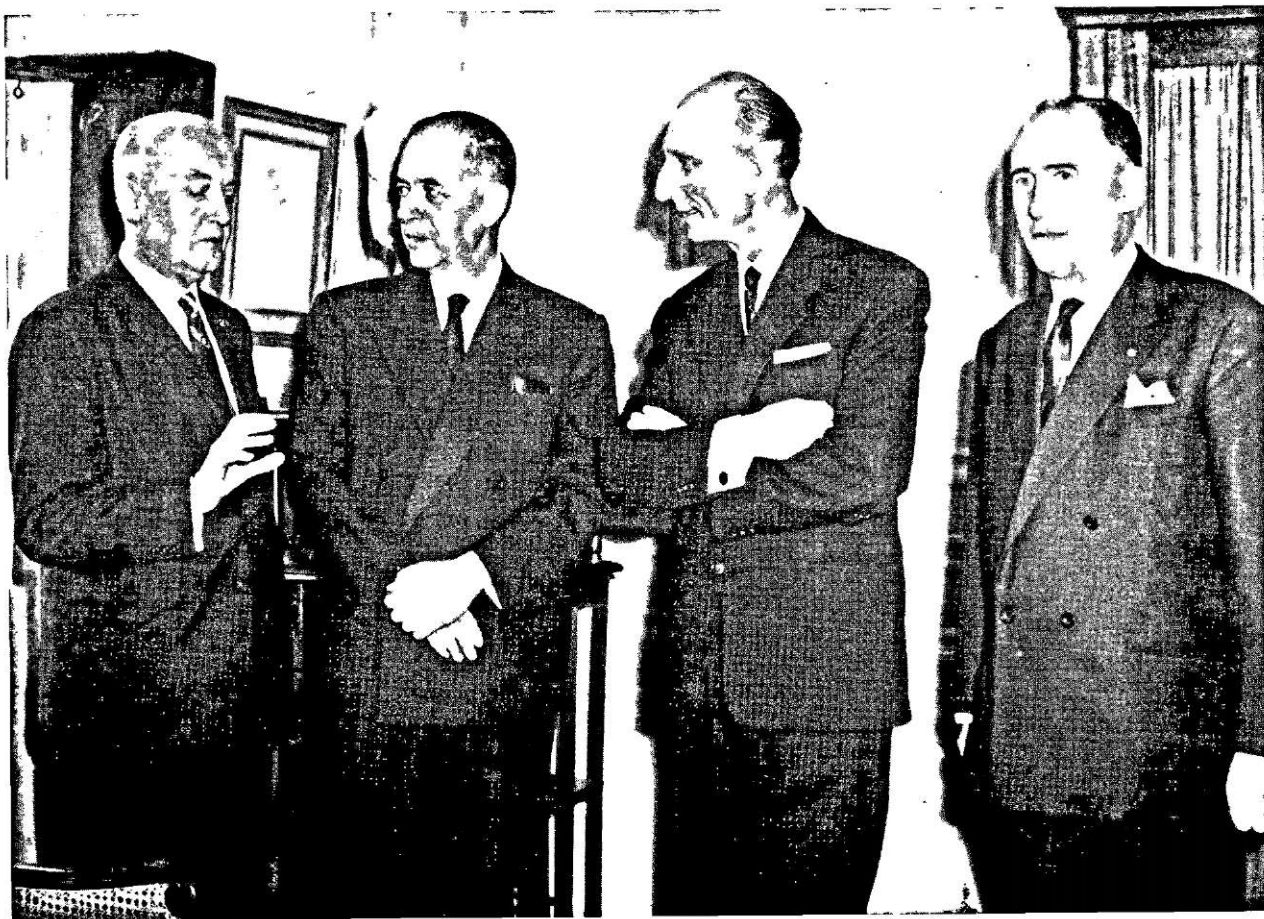
**Guillaume I<sup>er</sup> des Pays-Bas, épistolier français** (*Communication de M. Pierre Nothomb, à la séance du 12 mai 1963*) . . . 133

**Une lettre inédite de Maeterlinck** (*Communication de M. Carlo Bronne, à la séance du 12 mai 1963*) . . . . . 151

**Sur la traduction des vers** (*Communication de M. Robert Goffin, à la séance du 8 juin 1963*) . . . . . 157

**CHRONIQUE**

Séances de l'Académie . . . . .	171
En hommage à M. Joseph Calozet . . . . .	171
Distinctions, prix, nominations . . . . .	177
Hors de Belgique . . . . .	178



Les orateurs de la séance publique du 27 avril 1963 : de gauche à droite,  
MM. Fernand DESONAY, Marcel RAYMOND, Robert-Léon WAGNER et Maurice PIRON.

SEANCE PUBLIQUE DU 27 AVRIL 1963

## Réception de M. Marcel Raymond

---

Discours de M. Fernand Desonay

Monsieur,

Que nos années d'apprentissage nous aient rapprochés dans un commun amour pour Ronsard, vous me permettrez de le rappeler dès le seuil. Le premier article que j'ai publié, en 1924, à l'occasion du iv<sup>e</sup> centenaire, porte ce titre : *La réputation littéraire de Ronsard au xvii<sup>e</sup> siècle*. En ce temps-là, mais avec quelle autre maîtrise, quelle patiente continuité dans le dessein, vous vous proposiez « d'étudier la réputation de Ronsard, de montrer les raisons de la défaveur croissante où l'a tenu le xvii<sup>e</sup> siècle, puis de dessiner, de Sainte-Beuve à nos jours, la courbe ascendante de sa fortune ».

Aussi bien avons-nous bénéficié, à Paris, de l'enseignement des mêmes maîtres. Vous gardez à Abel Lefranc une particulière gratitude ; il vous plaît de confesser, en tête de votre dissertation doctorale, comment, tant dans ses conférences à l'Ecole pratique des Hautes Etudes qu'à l'occasion des visites que vous lui rendiez, il vous aura appris « le bon usage des méthodes critiques ». Souffrez que j'évoque à mon tour cet appartement de la rue Denfert-Rochereau où, débonnaire sous sa calotte qui n'était pas d'un mandarin, entre les livres à figures sur bois et la théière fumante, Abel Lefranc m'a si souvent fait accueil. L'imprescriptible dette que j'ai contractée à son endroit, il m'est doux de m'en acquitter publique-



ment dans le moment où je vous reçois à Bruxelles. Il aimait la Belgique, où il comptait, par relations de famille, des amis très chers. C'est à son intervention personnelle auprès d'un de ces amis, le ministre Vauthier, que j'ai dû d'occuper à l'Université de Liège la chaire d'Auguste Doutrepoint. Je conserve pieusement dans ma bibliothèque, acquis lors de la vente publique à l'Hôtel Drouot d'une collection réunie avec tant d'amour, l'exemplaire de la première édition collective — impression lyonnaise de 1565 — en 5 livres des *Œuvres' de M. Francois Ra/belais docteur / en Medecine*, avec, sur la page de garde, une note autographe d'Abel Lefranc qui signale qu'il s'agit là d'un *unicum*.

*L'influence de Ronsard sur la poésie française (1550-1585)* : c'est le propos de votre monumentale thèse de doctorat d'Etat en 2 volumes, soutenue à Paris en 1927 : vous n'aviez pas trente ans. Le *terminus ad quem* indique au lecteur que, circonscrivant le champ de vos conclusions, sinon de votre recherche, vous ne dépasserez pas la date de la mort dans une chambre à solives du prieuré Saint-Cosme. Je me suis laissé dire que vous avez détruit le fichier qui vous eût permis de poursuivre jusqu'à Sainte-Beuve et au-delà l'étude exhaustive du sujet. C'est que vous distinguez déjà le scrupule de ne nous livrer que du parfait. Complétée par un répertoire de bibliographie critique qui atteste que votre information est sans faille, cette véritable histoire — devenue classique — de la poésie française depuis le coup de buccin des *Quatre Premiers Livres des Odes* met à chaque page la preuve sous la somme. Oui, Ronsard de son vivant aura glorieusement régné, chef d'Ecole dès Coqueret, même s'il ne doit imposer son principat qu'à la majorité de Charles IX. Qu'il rime pour le plaisir, qu'il mêle les accents de sa lyre au tumulte des guerres civiles, qu'il néo-pétrarquise au Louvre, érotique ou élégiaque, maître de l'hymne ou petit-maître de la chanson, épique ou satirique, l'orgueilleux Vendômois n'aura cessé de faire voler sa plume au Ciel « pour estre quelque signe ». Signe de sa nonpareille universalité, de son titre reconnu, salué, exalté par la dévotion unanime de « Prince des poètes ».

Vous le montrez sans pédanterie, avec un sens des proportions et ce goût de la finesse qui font de vous un incomparable portraitiste, digne de rivaliser avec Jean et François Clouet. De même que, dans le crayon du dauphin François que conserve le Musée d'Anvers, ou dans le dessin rehaussé qui représente Claude de Beaune au Musée du Louvre, tous les effets résultent de la seule combinaison de la pierre noire et de la sanguine, une extrême réserve dans les moyens est la condition du secret qu'on vous reconnaît de mettre en place l'essentiel.

En bon Genevois, vous avez préludé à votre chef-d'œuvre de maîtrise par un croquis de ce Jean Tagaut, converti huguenot réfugié dans la cité de Calvin, qui dédie à sa Pasithée des odes mélancoliques, « mesurées à la lyre ». Mais vos plus vivants médaillons affrontent à l'effigie laurée du chef d'École les meilleurs épigones : un Du Bellay moins lyrique, moins « furieux », qui se garde d'emboucher la trompe pindarique, qui « raconte », comme vous dites si justement, « en une bonne langue signifiante » ; Belleau, le peintre de blasons aux fraîches images d'un naturel exquis ; et aussi Baïf l'instable, Tahureau l'élève intelligent, Grévin qui se séparerait de Ronsard sur le fait de religion.

Personnellement, j'ai beaucoup appris, moi qui vous ai cité près de soixante fois, à lire vos chapitres sur Desportes. Nul n'a mieux fait apercevoir que vous par quel cheminement la préciosité de Desportes, son culte de la convention allégorisante, sa recherche de la clarté, son doux-coulant, ses grâces melliflues vont, à partir de 1575 et malgré le coup d'arrêt des *Sonnets pour Hélène*, orienter la poésie française vers un nouveau marotisme quintessencié et mignard.

Mais les recherches de sources et les déterminations d'influences, si elles mettent à l'épreuve la vertu d'acribie, si elles exercent le doute méthodique, si elles apportent la caution des mille et une précautions, ne représentent guère qu'une approche à la connaissance en profondeur — *intus et in cute* — du poète. Votre démarche ne faillira jamais à cette règle d'or. Vous aviez situé Ronsard : vous l'allez recréer.

Etonnante récréation, que nous suivons avec ravissement aux pages de la modeste Introduction à un choix de *Poésies* publié en 1949 à la Guilde du Livre. C'est le Ronsard floride, à larges ondes, en accord cosmique avec une *natura naturans* qui n'est plus seulement un harmonieux jardin de Touraine ou d'Anjou où fleurit la rose, mais qui se mue en la sauvage sylvie où passe hurlante la meute du Chasseur vert. Vous nous révélez un Ronsard saturnien, féru d'oniromancie et d'occultisme, d'une hypersensibilité comme traquée,

... *opiniâtre, indiscret, fantastique,*  
*Farouche, soupçonneux, triste et mélancolique,*

celui qui croit aux démoneries, aux fatalités astrales, aux spectres nés de la ténèbre, aux maléfices du chat, et dont le sentiment de l'existence — déjà le sentiment de l'existence ! — se repaît des jeux de l'ombre avec la lumière, des inquiétudes du périssable, des évasions de la forme ouverte, des hantises du branle universel, de « l'altération et change des choses humaines » :

*Ainsi la forme en une autre se change...*

Le baroque n'est pas loin.

\* \* \*

Il me souvient vous avoir entendu faire, devant nos étudiants de Liège, une lumineuse leçon sur le thème « Classique et baroque dans la poésie de Ronsard ». A votre sentiment, les caractères du baroque, c'est-à-dire d'une nature ivre de sa surabondance, s'affirmeraient surtout, chez Ronsard, au fur et à mesure que le lyrique émancipé échappe à l'imitation des Anciens, se libère du corset strictement articulé des quatrains et tercets à l'italienne. Viennent à l'emporter, dans cette âme ardente, menacée, prête à déboucher sur les échappées du panpsychisme cher à une certaine philosophie de la Renaissance, à la fois le sentiment de la vie qui est passage et les puissances du verbe rebondissant, et voici que le flux

existentiel, la courbe ondulatoire à l'intérieur d'une structure non fermée font jaillir, par exemple, cette élégie à Marie Stuart que vous appelez si joliment une « rhapsodie en blanc mineur ». Vers suivis à rimes plates, constamment allongés par le *et* de liaison, où la forme ouverte emporte, comme au creux de la vague, les images de la reine éplorée en ses crêpes, de la ligne immobile des rochers et des arbres contrastant avec la cambrure d'une voile sur la mer, du glissement insensible et pourtant deviné de l'aube au soir.

Que l'idée du baroque participe elle-même du muable, vous ne songez pas à le contester. Du moins elle aura été féconde, cette sorte d'hypothèse de travail née il y a une trentaine d'années, elle aura servi à mettre de l'ordre dans nos esprits.

Soucieux de définir les rapports entre le baroque littéraire et l'art baroque, vous avez commencé, comme à l'accoutumée, par remonter aux sources. Vous avez traduit, en collaboration avec votre femme Claire Raymond, à qui je suis heureux d'offrir mon déferent hommage, les *Kunstgeschichtliche Grundbegriffe* de votre compatriote Heinrich Wölfflin. Non que la tentation vous soit jamais venue de réduire l'esthétique des lettres aux catégories de la vision ; mais il convient que l'historien littéraire ne se perde pas dans l'abstrait, qu'il éprouve en soi la réalité des formes sensibles qu'il s'agira de confronter à la manœuvre du langage. Les cinq couples antithétiques de Wölfflin, — du linéaire au pictural, de la représentation par surfaces à la dévalorisation des contours, de la forme fermée à la forme ouverte, de l'unité au globalisme, de la clarté absolue à une relative clarté, — vous n'avez de cesse que vous ne les transcendiez dans votre effort pour chercher, pour trouver, par-delà les modalités propres aux arts de l'espace, des caractères plus généraux qui conviennent mieux à la poésie ou à la prose.

Votre pensée n'a jamais fini de se préciser, de s'affirmer, — c'est une autre de vos constantes, — depuis les *Propositions sur le baroque et la littérature française*, un important article de 1949, en passant par l'enrichissante contribution *Baroque et*

*Renaissance poétique*, de 1955, jusqu'à cet état de la question que vous avez soumis, en avril 1960, aux spécialistes réunis à Rome dans le fastueux décor de l'Accademia dei Lincei. Tout est ici dans la nuance, dans la suggestion autrement éclairante que l'affirmation qui pèse ou qui pose, dans cette manière qui n'appartient qu'à vous de survoler de haut un des chapitres les plus passionnants et les plus controversés de notre histoire littéraire. Je voudrais simplement suivre du doigt, comme sur une carte où s'accusent les moindres reliefs, deux ou trois lignes de faite. Si l'on voit se dessiner de plus en plus, en France, l'idée d'un âge baroque, sorte de réaction anti-humaniste qui va, approximativement, de la fin du xvi<sup>e</sup> au milieu du xvii<sup>e</sup> et qui précède ainsi l'âge classique, peut-être conviendrait-il de situer avant le baroque même une période de maniérisme dont rend déjà témoignage la *Délie* de Scève. Maniérisme ou premier baroque qui, dans l'ordre des beaux-arts, se signale par la recherche de grâces ambiguës, dans l'ordre littéraire par une manière concertée de raffiner, de cultiver la pointe, d'abuser des procédés expressifs. A l'autre bout de la chaîne, le mythe voltairien d'un xvii<sup>e</sup> siècle classique doit être rétréci, telle la peau de chagrin, au temps d'une génération à peine, aux années 1660 à 1685 : du Carême aux minimes de Bossuet à la retraite à Auteuil de Boileau. Comme vous le soulignez pertinemment, « dans une littérature qui nous paraissait quelquefois monocorde », l'idée du baroque nous aura permis de préciser notre connaissance des œuvres singulières. Il n'y a d'art, décidément, que du particulier.

\* \* \*

Dans un livre fascinant que je n'ai cessé de rouvrir tandis que je préparais ce compliment d'accueil, notre confrère Julien Green s'élève contre le danger d'une chronologie rigoureuse, tueuse de spontanéité. Quand je pense à votre œuvre, Monsieur, diverse et une, trop de souvenirs me viennent à l'esprit pour que j'essaie de les mettre en ordre. Le moment me paraît opportun d'aborder une autre de vos pages : celle de la poésie française contemporaine.

S'agissant de ce livre devenu classique lui aussi dès sa publication en 1933 : *De Baudelaire au surréalisme*, Robert Vivier prononçait récemment avec cette sûreté dans le jugement qui prend sur ses lèvres sans qu'il s'en doute l'accent oraculaire : « C'était là le panorama qu'il fallait brosser ». Vous pourriez, votre panorama, le compléter ; vous l'avez déjà fait : vous n'auriez rien à retrancher de cette critique des valeurs qui évoque souvent pour moi le glaive de feu de l'Archange.

Le déroulement de la lyrique depuis Baudelaire, vous le sentez — plutôt que vous ne le jugez — par rapport à la catégorie du *poétique* pur. Expérience privilégiée, à la fois délire et méthode, objet pur et forme, impression et expression. En vérité, si vous admettez que le poète a pour mission de suggérer la présence d'un univers irrationnel, vous n'allez pas jusqu'à dire, avec Sartre, que « la poésie, c'est qui perd gagne ». Le poète a pour mission de nous émouvoir par le moyen d'un langage qui n'est plus d'ustensilité, certes, mais qui demeure intelligible, qui se veut signification. Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud : trinité qui décline, pour parler comme Marcel Thiry, la vérité de la poésie selon votre cœur, ou, pour parler comme vous, « phares » prestigieux « dont les rayons balayent les terres vierges où d'autres après eux se sont avancés ». Car votre langue de critique adopte sans nulle peine les images et les cadences du *carmen poeticum*. Vous évoquez ainsi Mallarmé : « Il est revenu d'Angleterre avec un oiseau bleu, un oiseau des îles. Il achètera une vieille pendule de Saxe, dont le battement se règle sur le mouvement de son cœur, jusqu'à la dernière page d'Igitur. Il achètera une glace de Venise ornée de licornes ; nouveau Narcisse, penché sur cette « eau dans son cadre gelée », il « se mire et se voit ange », et ce double séraphique est son vrai moi ». C'est par vos miroirs, Monsieur, que s'ouvre pour nous le monde de la poésie-connaissance.

Valéry, volontiers vous le mettriez à part, lui qui n'entend professer aucune mystique du langage. Ce qui vous attache à ce sphinx qui pourrait avoir abusé des pouvoirs de l'intellect, c'est, sur le plan ontologique, le conflit de l'être et de la

conscience. Je ne sais rien de plus aigu que l'analyse de *l'Ebauche d'un Serpent* dans votre *Valéry ou la tentation de l'esprit*.

D'Agrippa d'Aubigné à Verlaine et Rimbaud, sans oublier Fénelon, Montesquieu, Pierre Bayle, Hugo, les gentils écrivains de France, comme vous les avez, de votre province romande, défendus, illustrés ! *Génies de France* : livre de combat et de ferveur, que vous publiez en pleine guerre, où vous révélez, entre autres, cet Agrippa passionné à qui « l'enfer souffle au visage son haleine de feu ». Un choix de textes de Pierre Bayle, dont vous étudiez une autre tentation : celle du manichéisme, paraît au lendemain de la paix retrouvée, dans une collection au titre tout aussi significatif « le Cri de la France ». Vous parlez quelque part du rôle des petits pays qui ont la force de compter avec leur faiblesse. Qui dira les services qu'a rendus l'édition suisse — la Baconnière, Ides et Calendes, Skira, la Guilde du Livre, la Librairie universitaire de Fribourg — pour pallier, aux heures sombres, la grande pitié des presses françaises ?

\* \* \*

Mais c'est dans l'intimité de Jean-Jacques surtout que vous aurez vécu. Par affinités genevoises ? Pourquoi non ? Certes, il est arrivé à Rousseau de jouer avec Genève le jeu décevant de colin-maillard ; mais vous avez raison de remarquer que ce « visionnaire », s'il eût ouvert les yeux ailleurs que chez vous, il aurait eu des visions d'une couleur bien différente.

Directeur des *Annales J.-J. Rousseau*, codirecteur avec Bernard Gagnebin de l'édition des Œuvres complètes dans la Bibliothèque de la Pléiade, éditeur des *Rêveries*, coéditeur des *Confessions* et des *Fragments et Documents autobiographiques*, vous appliquez à démonter le mécanisme de la quête de soi et de la rêverie une tension quasi douloureuse. À travers vous, je le connais enfin, saisi par la méthode des approximations successives, ce spécimen qui se voulut unique de l'homme de la sensation (être soi, c'est « sentir son cœur ») ; nature infiniment vulnérable, étonnamment contradictoire, à la fois force et faiblesse, exaltation et désespoir ; Berger extravagant aux

intermittences du cœur et aux resurgissements du passé ; offert à toutes les métamorphoses et rivé à la persistance de l'être, quitte à ne cultiver cette persistance que dans le caprice, l'étrangeté, les folies. Je le vois, vous me le faites toucher de la main, il me séduit, démonteur des chaînes d'affections secrètes, fort capable de se souvenir du bonheur pour en extraire, bien avant Proust, l'essence émotive, contemplatif solitaire, monstre d'imagination, conscience romanesque, écorché vif.

Que le « rêve à la suisse », qui vous a inspiré un de vos plus pénétrants articles, soit, selon La Mettrie, confusion de pensées bourdonnantes, ou, au témoignage de l'abbé de Lignac, pure inertie de l'âme dans la sérénité, deux images me hantent : celle de la nuit du 24 octobre 1776, dans le chemin de Ménilmontant, vis-à-vis du Galant Jardinier, où l'on voit un vieillard malade, renversé par un gros chien danois, s'éveiller de son évanouissement (« La nuit s'avançait. J'aperçus le ciel, quelques étoiles et un peu de verdure . . . ») pour *co-naître* à la Nature maternelle. Et surtout la rêverie de la Cinquième Promenade, sur la grève de l'île de Saint-Pierre (« . . . là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation la plongeaient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu »), leitmotiv auquel vous revenez comme à un sésame. Sur ce thème de la conscience en suspens qui s'accorde avec le flux et reflux de l'eau, quels harmoniques n'avez-vous pas tirés de la méditation la plus fervente !

Vous ne parlez, vous n'écrivez si bien de Rousseau que parce que vous êtes le premier — le seul — à rendre compte de cette nouveauté saisissante qu'est le « style inégal et naturel » des *Confessions* et des *Réveries*. Vous avez noté que l'*autoritratto* toujours repris de ce solipsiste nous retient par la façon qu'a le peintre de se projeter en son modèle ; ce qui revient à dire que la manière importe plus que le portrait. Vous avez dit, de Jean-Jacques, de façon définitive qu'il marie, dans l'ordre du style, « l'eau et le feu sous le signe d'Eros ».



Votre Jean-Jacques, il m'est devenu, grâce à vous, familier et cher. Je n'ai plus besoin de déchiffrer sur une carte à jouer quelque maxime désenchantée. J'aurais fort bien pu me passer de scruter, dans les vitrines de l'Exposition de la Nationale, la boîte d'herboriseur, la canne, l'écritoire, ou, à la cimaise, la lithographie de Rorbach d'après le pastel de La Tour : Rousseau qui ne craignait rien tant que la défiguration revit sous votre scalpel comme l'être singulier qui nous donne d'abord à sentir une réalité humaine, celui-là même que reconnaissait pour un des siens le métallos des usines Renault quand il parlait de la fraternité des hommes qui cherchent obstinément à « vivre mieux ».

Un aveu de vous me touche plus que je ne saurais dire, au liminaire de votre récent recueil d'études sur Jean-Jacques : « Il me semble que le pas qui m'a conduit plus avant a été la suite d'une expérience où la littérature n'était impliquée que de façon indirecte, celle de ma propre faiblesse et partant de la faiblesse humaine ». Nous voici loin du Rousseau cueilleur de fleurs pour l'herbier ou infatigable copieur de musique. C'est de Marcel Raymond qu'il s'agit. « Les livres ne sont que des livres », a dit à peu près Alain-Fournier ; et nous savons trop bien que les professeurs qui ne seraient que des professeurs s'apparentent aux cuistres. Il est temps de rendre hommage à l'homme que vous êtes.

\* \* \*

La jeunesse universitaire a ressenti cette qualité de l'homme. Je l'ai éprouvé l'automne dernier, dans un auditorium de l'U.L.B., quand, suspendus à vos lèvres, deux cents étudiants vous savaient gré de ne condescendre à nulle facilité, mais de les hausser au-dessus d'eux-mêmes pour les faire participer avec vous à l'aventure de Rousseau obsédé par le problème de la connaissance de soi. Peu leur importait à ces jeunes gens que votre robe à collet mauve s'ornât des épitoges de Montpellier, d'Aix-en-Provence, de Nancy, de Rome, de Glasgow, de Liège. Comme ceux-là dont vous vous êtes évertué à éveiller l'âme à Genève, où vous avez repris le flambeau que venait

de laisser tomber Albert Thibaudet, ils ont recueilli la leçon la plus haute qui puisse tomber d'une chaire : celle de la morale de l'écrivain.

D'un écrivain qui n'a jamais hésité à s'engager. « Il ne s'est point évadé de cette société où il lui avait été donné de vivre », disait de vous, au moment où vous faisiez prématurément retraite, un de vos élèves genevois. « Ses engagements, pour être réfléchis, furent et demeurent absolus ».

*Le sens de la qualité* : ce n'est rien apparemment dans votre œuvre que ce petit in-16 de soixante pages, mais volontiers j'en ferais mon bréviaire. A la civilisation mécanicienne, dont vous ne niez pas l'efficace depuis l'invention de la charrue, depuis la construction des premiers navires, à cet « activisme » désorbité, à cette avance qui ressemble à une fuite dans ce que quelqu'un a appelé le crépuscule de la postérité, vous opposez de toute votre foi la connaissance de la qualité, qui est celle du poète. Connaissance contemplative qui tend à la coïncidence parfaite du sujet et de l'objet. Tandis que le savant s'applique à représenter par des signes, non plus le monde qu'il observe, mais un ensemble de médiations, le poète, en revanche, est mêlé au plein des choses. C'est ici que Platon l'emporte sur Einstein. Le poète, et aussi le philosophe. A vous suivre aux pages de cette méditation médullaire, je retrouvais l'émotion qui m'a étreint, un jour de grand soleil, place Saint-Marc, quand notre ami Umberto Campagnolo me révélait, de son côté, cette politique de la culture qui veut que, dans l'ordre de la qualité, nous avons affaire à une grandeur qui ne se mesure pas sur des cadrans, avec des aiguilles, parce qu'elle est enrichissement de soi par soi.

Vous aussi, d'ailleurs, vous avez réfléchi à la destination collective de l'homme. J'aime que nous nous rencontrions à la Société européenne de culture. Notre adhésion signifie, pour reprendre vos propres termes, « ce besoin de retrouver le plein usage des premiers pouvoirs de l'homme, pouvoirs de contemplation et de création personnelles, unique source de joie ». Joie pascalienne, qui n'est donnée qu'à travers l'épreuve du feu.

J'ai connu le rare privilège de lire, durant les loisirs d'une convalescence qui date d'hier, votre article inédit sur la conversion de Pascal, de reprendre ces notes « La maladie et la souffrance » que vous a inspirées, de 1950 à 1957, votre difficile et longue nuit du 23 novembre 1654. Vous dites quelque part que la démarche pascalienne « pourrait être considérée comme un effort pour résorber en soi le baroque — en usant au besoin de ses armes ». Touchant la conversion, vous parlez d'une rupture. Le Dieu que découvre Pascal est un Dieu intérieur, une Personne, non celui des philosophes et des savants. Le géomètre le cherchait par sa raison, par son esprit : et le Dieu de Jésus-Christ s'est rendu sensible à son cœur, qui n'est pas, comme chez Rousseau, le viscère de l'affectivité, mais, au sens hébraïque du mot, le « fond de l'âme ». Pour ce qui est des notes que vous avez écrites dans le dessein de « servir d'appui ou de tremplin pour passer outre, et progresser peu à peu vers une vie meilleure », nous touchons ici à la zone de l'ineffable. L'amitié, qui est aussi une pudeur, nous enseigne à ne pas trahir l'ami avec de pauvres mots.

C'est à l'ami fraternel que vous êtes devenu pour moi, cher Marcel Raymond, que je m'adresse pour finir. Vous entrez aujourd'hui dans un cercle d'amitiés. Les Académies, depuis l'Académie de Poésie et de Musique de Charles IX où siégea Ronsard, depuis l'Académie du Palais où il prononça, comme vous allez le faire, le deuxième discours, il est de bon ton de les brocarder. Rassurez-vous : nous sommes une phratrie, autour d'une table ovale. Et nous savons, n'est-il pas vrai, pour avoir lu certain sonnet des *Amours diverses*, que

... l'œuf en sa forme ronde  
Semble au Ciel, qui peut tout en ses bras enfermer.

Nous nous réunissons entre amis. Et — laissez-moi boucler la boucle, citer une dernière fois notre Ronsard —

... un Amy est nous mesmes de sorte  
Qu'on ne voit point d'affection plus forte.

C'est sur ce mot-là, mon cher ami, que je vous tends les bras.

## Discours de M. Marcel Raymond

Mesdames, Messieurs,

Je n'essayerai pas de masquer, par une désinvolture empruntée, l'émotion que j'éprouve en cette minute : après la salutation si amicale, généreuse et naturelle de Fernand Desonay, que je n'ai pas écoutée sans confusion, je fais acte de présence parmi vous pour la première fois. Cette émotion a sa source dans le sentiment de l'honneur que j'ai d'appartenir désormais à votre compagnie, et aussi dans la surprise — dont je ne suis pas tout à fait revenu — que ce soit de moi qu'il s'agisse. Du moins puis-je m'expliquer les choses en me répétant qu'il fallait un philologue (on me l'a dit) qui offrît, aux yeux des écrivains, quelque garantie, et en songeant au pouvoir de persuasion de Fernand Desonay. Dommage seulement que je n'aie pas le loisir de lui renvoyer la balle, de répondre à l'éloge par l'éloge, et de vous conduire par les chemins qu'il a éclairés, avec son sens délicat de l'art et de la vertu formelle de l'œuvre verbale, du Parnasse à Villon, à Ronsard, à Alain-Fournier, en d'autres lieux encore.

A l'expression de ce regret, j'ajouterai celle d'un vœu : qu'on veuille bien me considérer ici comme un représentant, parmi d'autres, de la littérature de la Suisse française ; parmi d'autres, qui laisseront une œuvre plus originale que ne peut l'être une « œuvre critique » (ces deux mots s'accordent-ils très bien ?). Si la Belgique paraît actuellement divisée, plus que la Suisse peut-être, la Wallonie constitue sans doute un ensemble moins hétérogène que ce qu'on nomme parfois la « Romandie » — où les traditions historiques et morales, les confessions religieuses, les particularismes locaux s'opposent partout les uns aux autres, de Porrentruy à Genève, de Lausanne à Sion, de Neuchâtel à Fribourg. Mais ce qui nous rapproche, Wallons et Romands, c'est notre situation géographique et linguistique avancée, à la périphérie du domaine

français, sur ces marches de l'est — du sud-est pour Genève, dont le parler naturel se rattache au franco-provençal, du nord-est pour la Wallonie — sur ces marches où l'on se partage nécessairement entre une volonté un peu farouche d'être soi et le besoin de chercher des appuis du côté de Paris. Je connais trop peu encore la vie intellectuelle et littéraire de votre pays pour savoir si cette tension est ressentie par certains d'entre vous, aujourd'hui, dramatiquement. Quant à moi, dans la mesure où j'ai perçu son existence, elle m'a plutôt semblé féconde. Peut-être dois-je cette facilité de mouvement à un non-conformisme de nature, qui fait que je ne me sens nulle part, pas plus à Genève qu'à Paris, tout à fait étranger et tout à fait chez moi. Après tout, il n'est pas mauvais de pouvoir épouser de l'intérieur le développement de la littérature française, sans renoncer pour autant à conserver, à l'égard de cette littérature, une très légère distance qui permet d'apprécier plus consciemment tout ce qu'elle a de particulier.

On a vu des écrivains français, et des écrivains de grand talent, venus de beaucoup plus loin, venus du dehors. M'arrêtant à notre siècle, je pense à Moréas, à Milosz, et même à Apollinaire, à Supervielle. Je pense à Ventura Garcia Calderon, dont j'ai à rappeler ici la mémoire, qui était originaire du pays d'Eldorado, c'est-à-dire du Pérou, qui a opté délibérément en faveur du français, et assez tard, puisqu'il n'a commencé à écrire en notre langue qu'après avoir publié une vingtaine d'ouvrages en langue espagnole — ouvrages dont je ne puis rien dire, honteux de mon ignorance, qui m'interdit d'esquisser le moindre essai de comparaison entre les deux versants de la création littéraire d'un homme qui s'est plu parfois à recomposer en français des morceaux qui avaient d'abord vu le jour en espagnol. Je me console en songeant que c'est pour la valeur de ses ouvrages français que vous l'aviez élu, et parce qu'il a témoigné hautement pour cette « universalité de la langue française » dont Rivarol, déjà, exposait les motifs.

La destinée, tirant parti des fluctuations de la politique

sud-américaine, a préparé savamment cette double carrière littéraire, cet extraordinaire bilinguisme.

Ventura Garcia Calderon naquit à Paris, puis il fut l'élève, en son pays, de prêtres français exilés. Il étudia ensuite le droit, « raisonnablement », à Lima, qui passe pour être depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, le temps des vice-rois venus d'Espagne, le lieu de l'élégance et de la grâce, en Amérique latine. Mais le voici attiré par l'aventure, par le mirage qui avait séduit les conquérants, ses ancêtres : il se fait prospecteur de mines d'argent. Ce jeune homme blanc, dont il est question dans la nouvelle intitulée *Jeunesse*, et qui nous est montré assis par terre, « en face du Christ qu'il regarde sans bienveillance », ce jeune homme qui brusquement saisit dans son bagage son petit code Napoléon et le jette au ravin des condors, « avec tout un lot d'idées civilisées et d'illusions inutiles », c'est lui, Ventura Garcia.

Les cadres juridiques de toute société organisée une fois tombés en poussière, la rupture étant faite, peut-être provisoirement, avec la religion du Christ, un contact intime était désormais possible, une identification par la sympathie — du genre de celle que recommande Lévi-Strauss — avec un composé humain très ancien, où les rares familles espagnoles à l'ascendance rectiligne coudoient la masse des métis et la masse plus profonde des indiens, matinsés de noirs amenés d'Afrique à l'époque de la Traite, le tout parsemé de Chinois manieurs de sorts, spécialistes en l'art de guérir et d'envoûter. Pays baigné d'un côté par le Pacifique, livré d'autre part à la forêt vierge de la haute Amazone, pays brûlé, gelé dans l'entre-deux par les volcans et les neiges des Andes, avec des villages perdus à moyenne altitude, cachés dans les anfractuosités de la Sierra. L'Indien, descendant des Incas maltraités par Pizarre, vit tout près des bêtes, dont les unes sont pour lui démoniaques, tandis qu'il éprouve à l'égard des autres, singes, lamas, l'impression d'une étrange consanguinité. Il a leurs instincts bruts, leur attachement à la vie et leur mépris de la mort, ou leur ignorance de la mort. Prolongeant l'instinct, le sentiment s'embrace jusqu'à la passion : l'amour.

l'honneur, la vengeance... Mais un moment arrive où la montagne perd ses assises, où le ciel s'enténébre, où la lune chavire : ayant bu son alcool pur comme une eau de source et mâché sa feuille de coca, l'indien cède doucement au poison du « mal des Andes ». Le rêve s'empare de lui, le sentiment de l'iréalité des choses, de la totale vanité de l'existence. Une tristesse obscure l'envahit, tristesse immémoriale et désespérée d'une race déchue qu'entretient le souvenir confus d'une faute. Et pourtant ces hommes gardent, jusque dans leur dénuement, un style de vie, de la tenue, de la pudeur, une tendresse inattendue, vertus presque animales qui viennent renforcer, par flambée, la fierté et l'orgueil importés d'Espagne.

Ma première intention était de décrire objectivement le milieu cosmique et le milieu humain — entre lesquels « il ne cesse pas continuité », pour parler comme Claudel — que Ventura Garcia Calderon nous a révélés. Mais il n'y a pas de description objective. La statistique elle-même nous apprend quelque chose du statisticien. Comment arracher cette réalité péruvienne à la lumière qu'a jetée sur elle Calderon ? Si on me demandait quelle place occupe la religion dans ces vies, je dirais, me référant encore à lui, que les superstitions ancestrales et les mythes païens forment le substrat de l'inconscient collectif, que le vrai Dieu est toujours le Dieu Soleil — *Dies, Deus* — mais qu'un certain catholicisme a pris sur les âmes comme une greffe, leur apportant le sens et le besoin du rachat par la souffrance. Un Dieu de la grâce parvient ainsi à offusquer de temps en temps l'éclat du Dieu de la nature, qui règne sans merci sur la jungle.

Je renvoie ici à la nouvelle intitulée *Ce fut au Pérou* ; Récit à demi balbutié, fait par une vieille négresse, de la naissance de Jésus, quelque part dans les Andes. Un mouvement un peu semblable a conduit tant de peintres d'autrefois à faire comme si le Sauveur était né au cœur de leur cité, dans l'ombre de leur atelier. Mais la négresse péruvienne croit à ce qu'elle raconte. Les Français du moyen âge aimaient qu'on représentât devant eux, sur le parvis des cathédrales, le

spectacle de la Passion. Elan mystique ou mystification spectaculaire ? Au pays de Calderon, la pantomime est poussée plus loin. Je le cite : « C'était (...) un petit hameau, où se renouvelle chaque année, fidèlement, scrupuleusement, avec un magnifique réalisme sanguinaire, la passion du Christ. Il faut rendre aux missionnaires cette justice qu'ils sont les maîtres de l'opportuniste. Près de Moyobamba, ils avaient décidé d'actualiser la tragédie catholique en suspendant à la croix un homme en chair et en os, un corps qui pâtit et se lamente comme les autres ». La nouvelle est intitulée *Colère du Christ*. Chaque année, il s'agit de trouver un volontaire, qui accepte de jouer jusqu'à l'extrême du possible le jeu du Bouc émissaire. Et rien ne manque, ni les injures, ni la flagellation, ni les coups de lance. Ivre d'alcool, de sadisme, de religiosité aberrante, le peuple fait assumer par ce corps sanglant le sentiment qu'il a de son propre péché. Mais une fois — là est le scandale — il se passa ceci que, « sous un coup de lance trop vif, le supplicé ouvrit ses yeux rougis, regarda son peuple et murmura d'une voix basse, mais ferme :

*Y a estala basta* (Ça suffit comme cela !) Ce Christ en colère a interrompu trop tôt le sacrifice. La Passion a été troublée. On peut craindre que la pluie ne tombe rarement sur les maïs de la Cordillère. Où donc sommes-nous, au temps où Dionysos était déchiré par les Ménades ? A qui serait tenté d'accuser l'auteur d'ajouter à la terreur (a beau mentir qui vient de loin !), je répondrai qu'une personne de ma famille, qui visita ces lieux récemment, m'assure qu'il arrive que la foule interrompe quelquefois trop tard le jeu tragique.

Tel est, à grands traits, le monde qu'évoque pour nous Ventura Garcia Calderon à bonne distance de l'*Eldorado de Candide*, des *Incas* de Marmontel, ou du mythe du bon sauvage, qui s'est enraciné dès la Renaissance dans l'esprit des Européens, par les soins des voyageurs, des missionnaires, et de Michel de Moitagne. Il est vrai que nous ne pouvons guère juger de ce que fut il y a plus de quatre siècles, si les



indiens descendants des anciens Incas sont eux-mêmes pénétrés du sentiment de leur décadence.

Calderon n'a pas fait fortune dans les Andes. Son métier de prospecteur ne l'a pas retenu longtemps. Du moins a-t-il contribué à dévoiler pour lui une matière à littérature encore inexplorée et pour ainsi dire sauvage. Le 6 juin 1951, lors de sa réception à la Maison du Pen Club à Paris, il déclara : « J'avais la chance d'avoir sous la main un pays déjà romancé par la destinée, où l'histoire et la légende, la réalité et le songe s'imbriquent de façon extraordinaire. Le paradis et l'enfer s'y trouvent. » La seule objection qu'on eût pu lui adresser, c'est que, parlant ainsi, il faisait la part trop belle aux données de la nature. Il fallait qu'un homme vînt, décidé à étudier cette histoire et cette légende (à la veille de la guerre, Calderon a mis sur pied une somme de la culture péruvienne, encyclopédie en treize volumes de 400 à 500 pages, imprimés à Bruges, et il a dessiné d'un crayon léger le vrai profil de la Péricole, qu'avait brouillé Mérimée). Il fallait qu'un être hypersensible s'offrît à l'action de cette réalité mêlée de sang, qu'un artiste sûr assembler des mots capables de ressusciter pour le lecteur ce paradis et cet enfer.

Un examen, si bref soit-il, de la genèse de l'œuvre de Calderon échappe à ma compétence. Qui voudra l'entreprendre devra partir de ses livres espagnols, des chroniques brillantes, virulentes, qu'il publia dans la presse de Madrid, de Buenos-Aires, de Caracas, de Mexico — car il fut journaliste, fondateur de revues, éditeur, avant d'entrer dans la carrière diplomatique, où il passa de Rio à Bruxelles, lieu de sa résidence à la veille de la guerre (le 10 juin 1939, l'Académie royale l'accueillait), puis à Berne. De son premier style, en sa première langue, un autre écrivain sud-américain qui est un bon juge, Gonzalo Zoldumbide, a dit : « On n'a jamais donné à la prose castillane cette alacrité, cette élégance téméraire du raccourci ni cette haute tension d'arc voltaïque ; cette force serrée, tourmentée, gémissante de plénitude ; cette puissance captive qui semble prête à éclater, mais qu'un accord de pensées, un arpegge de mots, une note aigüe de sensibilité

tiennent toujours en mesure ». Si j'ai cité cette belle définition, c'est d'abord parce qu'elle s'applique assez bien à la prose française de Calderon, qu'elle éclaire sa nature d'aristocrate, d'aristocrate dépouillé de tout préjugé, ouvert à toutes les formes de la vie, sachant que la misère et la mort sont de partout et de toujours ; c'est aussi parce que cette volonté de briser l'éloquence espagnole, que la fréquentation d'une certaine littérature espagnole aurait pu nourrir, il a préféré chercher en France de quoi la fortifier.

Ainsi, j'ai été conduit à composer cet éloge comme un diptyque. A vingt ans, Calderon a découvert son pays. Mais il a fait progressivement une autre découverte, celle de la France et de sa littérature. C'est vers 1925 qu'il a choisi la langue française. Désormais, les recueils de nouvelles se succèdent, dont les plus importants se nomment *Couleur de sang*, *Vivages*, *Le Sang plus vite*. De 1940 à 1942 enfin, sous la menace, — Calderon mène une existence semi-clandestine dans Paris occupé — il a rassemblé ses raisons de croire dans un livre de guerre qui est en même temps un livre d'amour, *Cette France que nous aimons*. Titre au double sens qui invite à penser qu'il y a une autre France que nous pouvons ne pas aimer, celle qui en 1942 se manifestait fortement. Livre de guerre, disais-je, car une idée de l'Allemagne y sert de repoussoir à une idée de la France, ce qui ne laisse pas de désaxer légèrement telles argumentations. Livre d'analyse subtile et de passion contenue, dont la valeur positive est grande, et qui est un des plus nobles témoignages dont le malheur des temps a fourni l'occasion. La vaste culture de l'écrivain y apparaît à chaque page, la clairvoyance avec laquelle il pourchasse les constantes du génie français, au-delà des oppositions et des conflits qui paraissent altérer périodiquement son visage. Les révolutionnaires et les réactionnaires, pour parler *grosso modo*, s'y disputent la prééminence (le litige semble aujourd'hui perdre un peu de son objet) ; les uns et les autres ont raison, note Calderon, mais partiellement ; et il rêve aux possibilités d'une synthèse, permettant à la France d'affirmer sa vocation universelle sans rien renier

d'elle-même. Ailleurs, il précise que « le malaise français » provient du fait qu'un nombre croissant d'intellectuels se désintéressent d'une politique qui n'aboutit qu'à un gaspillage de forces.

Mais on ne compose pas un portrait sans se projeter soi-même en sa peinture, sans former son modèle à sa propre ressemblance, ou à la ressemblance de son désir. Ce qui revient à dire deux choses : la première, c'est qu'en France, à Paris, Ventura Garcia Calderon pense respirer un peu du charme du Pérou, pris par son côté paradisiaque (dans le Paris de l'*Histoire des XIII*, Balzac ne croyait-il pas suivre à la trace les Indiens de Fenimore Cooper ?) ; la seconde, c'est que l'esprit français, la raison française, lui présenteront l'antidote de son romantisme natal, ou de son baroque flamboyant. Le Français a un goût profond de la vie. Voilà pourquoi Calderon s'attache à lui ; voilà aussi pourquoi Pascal le gêne, ce chrétien qui ne veut pas dormir, qui fait profession d'inquiéter et veut persuader à l'homme que « Dieu le cherche », comme des évangélistes « effrayants » le prétendent, par affiche, sur les murs de Genève ! La France « païenne et chrétienne », tel est le titre d'un de ses chapitres, où il fait la part belle au paganisme, tout en s'inclinant devant une image du Christ colorée en douceur et en tendresse par Ernest Renan, pour réserver enfin sa foi au Dieu inconnu dont saint Paul rencontra la statue chez les Grecs. Et justement Paris (c'est la part de l'antidote) est à ses yeux « la gardienne d'un équilibre antique », l'Athènes de l'Occident. Imaginez d'Annunzio, à qui Ventura Garcia Calderon alla offrir ses hommages, en 1920, à Fiume, corrigé par Stendhal, réfréné par la lecture du *Code civil*, qui rentre ici en possession de ses vertus. La conclusion du chant d'amour (le mot est de Montherlant) qu'est ce livre consacré à un essai de définition du génie français est intitulée de façon significative *Andante moderato*.

Cette modération, cette mesure, qui n'excluent pas l'intensité, ni la violence, mais les rendent au contraire plus effica-

ces, Calderon, auteur de nouvelles françaises, se les est imposées avec obstination. L'art de la nouvelle, a-t-il dit une fois, « tient du sorcier et de l'escamoteur ». Dans l'escamotage (terme de Bohémien, note Littré !), le *tour* est la qualité maîtresse ; il s'agit de faire disparaître un objet et de lui en substituer un autre, par subterfuge. Le procédé du sorcier est plutôt celui de l'envoûtement. Il semble que l'hypnose ne puisse se propager qu'avec le temps, que le temps soit indispensable à l'établissement du climat du mystère. Pourtant, la nouvelle de Calderon est toujours brève, parfois très brève. Et il s'y passe toujours quelque chose. L'impressionnisme ne lui suffit pas ; situons-le à cet égard aux antipodes de Tchekow ou de Virginia Woolf. Quelqu'un raconte une histoire. L'aventure est toujours au premier plan, et le dénouement doit provoquer la surprise, l'horreur ou la détente, ou même le rire ; car un humour très moderne, souvent assaisonné de macabre, ou relevé d'une pointe de libertinage, intervient fréquemment dans le récit. « L'optique de la nouvelle », dit Thibaudet (à propos de Mérimée), « comporte généralement, comme mise au point, la présence ou le passage d'un voyageur, d'un *témoin* qui raconte ». Le témoin, chez Calderon, peut être l'auteur lui-même, l'auteur peut avoir été mêlé à l'événement comme acteur, mais subalterne, ou avoir recueilli la confiance d'un tiers, héros ou meneur de jeu.

La nouveauté n'est donc pas dans la forme, qu'on rattacherait à la tradition de la nouvelle des littératures latines, Espagne, Italie, France. Elle est dans la matière exotique, insérée dans une durée multiséculaire, dans le tour, dans le ton, dans l'étrangeté d'une présence qui s'impose avec une évidence telle qu'elle bouleverse les conditions normales de la crédibilité. La nouvelle, qui est originellement une anecdote, quelque chose qui n'a pas encore été dit, enferme en son principe un élément venu d'ailleurs, *exotique*. Le lecteur de Ventura Garcia Calderon est arraché d'emblée aux coordonnées du bon-sens, et même de la vraisemblance, il est tenu en haleine par une nature obsédante : la montagne, la forêt, le fleuve, la tendresse du lama, la cruauté du condor, sont

comme une première ébauche, au niveau du minéral, du végétal ou du pur instinct, de ce combat des races et des hommes qui sont en quête d'une délivrance, et que la nature tient prisonniers dans ses rets.

Il y a quelques semaines, je lisais dans le journal *Le Monde* une information sérieuse sur le programme d'action très raisonnable, des syndicats d'ouvriers indiens du Pérou. En trente ans, l'histoire aurait-elle marché si vite ? Je crois plutôt que les choses ont plusieurs aspects, et qu'elles ont souvent le sens qu'on leur attribue. « Que serait la Grèce d'Homère sans Homère ? », s'est demandé un jour C. F. Ramuz. Et il ajoutait : « Rien n'existe que par l'invention ». La vision du Pérou que nous transmet Ventura Garcia Calderon, auteur de nouvelles, est celle d'un poète, qui unit le sujet et l'objet, comme aussi le Paradis et l'Enfer, dans l'arabesque d'un style dont il est l'inventeur.

# Réception de M. Robert-Léon Wagner

---

## Discours de M. Maurice Piron

Monsieur,

On a dit, et on répète volontiers, que le journalisme mène à tout, à condition d'en sortir. Vous conviendrez avec moi que, si la philologie ne mène pas à grand-chose, elle a cet avantage qu'elle peut conduire à l'Académie sans qu'on prenne la peine d'en sortir. C'est là du moins l'un des privilèges de l'institution et du pays qui vous accueillent aujourd'hui. Un privilège exorbitant, pensent tout bas certains des nôtres. Mais quand savoir et talent ne font qu'un, comment ne pas se réjouir d'une rencontre aussi heureuse et si peu commune? Cette chance, notre compagnie l'a eue, voici quinze ans, lorsqu'elle élut Mario Roques au siège qu'avait illustré le grand historien de la langue française, Ferdinand Brunot — qui fut l'un de vos maîtres. Cette chance, elle la retrouve de nouveau en votre personne, qui nous rappelle, à la fois si peu mais si bien, la personnalité de Mario Roques.

Comme votre prédécesseur, vous n'aimez pas les idées reçues et les théories routinières: vous êtes de cette même famille d'esprits radicaux, férus de dialectique, ennemis de la facilité, dédaigneux des compromis. Pourtant, de vous à lui, que de différences dans l'aspect et le caractère! Il était petit, légèrement trapu, tête ronde et moustaches à la gauloise. Vous êtes grand, racé, profil romain de la bonne époque, dominant avec une distinction toute britannique une élégance qui vous est naturelle. Car vous êtes au surplus parisien, né, au pied de la butte Montmartre, de père et de mère parisiens, tandis que Mario Roques, d'ascendance gasconne, avait vu le jour sous

le ciel du Pérou. Lui, passionné, bourru, vieux fauve qu'il était dangereux de caresser, même dans le sens du poil — et vous, la courtoisie en personne, mais sachant, quand il le faut, prendre le masque de l'indifférence polie.

Poursuivrai-je ce parallèle des contrastes ? Vous êtes docteur, Monsieur, et Roques ne l'était pas... Ah ! savourons, tant qu'il n'est pas trop tard, ce paradoxe confondant, cette chose merveilleuse qu'on ne verra pas deux fois : le maître incontesté des études romanes, terreur des agrégatifs et opposant numéro un lors des soutenances de la salle Louis Liard, qui meurt, à 86 ans, sans avoir eu le temps d'écrire sa thèse ! Il me semble que, dans sa tombe, Molière a dû se retourner — du bon côté.

Mais vous, cher et éminent collègue, vous avez votre *dignus intrare* et votre dissertation doctorale sur *Les phrases hypothétiques commençant par « si » dans la langue française, des origines à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle*, avec ses 550 pages in-8°, est, dans le genre, sûrement ce qu'on a fait de mieux. De ce côté-là, certes non, vous n'êtes pas un irrégulier. Pourtant, la tradition orale des enfances Wagner nous révèle que vous vous prépariez bien mal à vous pencher un jour sur les chansons de geste et les romans bretons pour en extraire les emplois du conditionnel.

Jeune élève du lycée Pasteur, vous ne tardez pas à vous faire renvoyer de cette maison. Vous passez ensuite au collège Sainte-Croix, de Neuilly, où votre insubordination vous réserve le même sort. De guerre lasse, votre famille vous envoie comme interne dans un collège du Mans. Là, vous avez l'outrecuidance de prévenir vos supérieurs qu'ils ne vous garderont pas longtemps. Mais les Jésuites ont plus d'un tour dans leur sac : on vous propose de moderniser selon vos goûts la poussiéreuse bibliothèque des élèves, on vous invite à venir fumer, si le cœur vous en dit, dans le bureau du Père Préfet plutôt que d'aller avilir ailleurs un plaisir aussi agréable... Du coup, vous voilà assagi, discipliné. Vous confessez volontiers que vous avez trouvé votre stabilité chez les Jésuites. On ne demande qu'à vous croire, mais à considérer

le tour actuel de vos idées, on se dit une fois de plus que les bons Pères ont décidément l'habitude de couvrir des œufs de cane !

N'empêche : la voie des études qui vous est enfin ouverte dans la sérénité vous conduira sans plus faillir à un *cursus honorum* à la fois bref et rapide. Reçu agrégé en 1931, vous faites vos débuts dans l'enseignement, la même année, au lycée de Chartres. Trois ans plus tard, vous entrez à la Faculté des Lettres de Caen comme maître de conférences pour suppléer René Bray parti occuper sa chaire de Lausanne. En 1946, Charles Bruneau vous appelle à la Sorbonne et, en 1949, la retraite d'Albert Dauzat vous ouvre les portes de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes pour une direction de conférence consacrée aux « aspects du français moderne ».

Professeur de grande classe et animateur de recherches, vous l'êtes sans que s'en étonnent ceux qui connaissaient les ressources qui sont en vous. Mais est-ce d'avoir donné tant de fil à retordre à vos premiers maîtres qui vous incline à tant de sollicitude pour vos étudiants d'aujourd'hui ? Toujours est-il qu'à peine installé dans votre chaire de Paris, vous n'avez de cesse que vos auditeurs ne se trouvent munis par vos soins d'instruments de travail capables de promouvoir leurs études. Je n'entrerai point dans l'économie de votre *Introduction à la linguistique française*, mais qu'il me soit permis de déclarer que la première partie de ce guide, si précieux à tant d'égards, est un morceau de choix. Avec la hardiesse et la hauteur de vues qui vous caractérisent, vous repensez les résultats de la linguistique traditionnelle en les confrontant aux tâches de la linguistique de demain.

Au delà de ces dernières, vous préoccupe singulièrement l'avenir des études françaises en rapport avec le progrès de l'enseignement et avec leur mission civilisatrice. « Le rôle d'une grande langue de civilisation, écrivez-vous, est de rendre un témoignage en prêtant une forme de durée aux sentiments et aux aventures spirituelles de toute une époque ». Ce rôle, la culture classique, qui est « bien autre chose qu'un simple fait d'histoire », l'a tenu avec honneur pendant des siècles, et vous



en voyez à présent, non pas la substitution, mais la droite continuation dans l'humanisme nouveau que, depuis la Renaissance, la langue et la littérature françaises ont développé avec le même sens de l'universel que le latin et le grec. Et c'est pourquoi, dans la brillante préface de vos *Textes d'étude*, vous rompez une lance en faveur d'une culture intégralement française, capable d'éduquer les cadres d'un pays, d'une société. Malheureusement, « cet acte de confiance raisonnée dans la valeur éducatrice du français, écrivez-vous encore, la plupart des maîtres ne l'ont pas fait » : préjugés tenaces, habitudes qu'il est difficile de rompre et surtout indifférence des responsables, peu soucieux de former des maîtres de français d'une qualité égale à celle des bons professeurs de langues anciennes. Aussi reconnaissez-vous avec franchise qu'au niveau des classes, « la culture moderne est un échec ». Mais loin d'en prendre votre parti, cet état de choses vous alarme et, pour y porter remède, vous valorisez par des moyens adéquats le certificat de Grammaire et Philologie qui fournira les bases d'une formation française autonome qu'il ne peut plus être question de laisser au hasard, ni de remettre au lendemain. De là, la magistrale *Introduction* déjà citée et ces *Textes d'étude* destinés aux étudiants de la licence moderne qui vous est chère. Ils portent sur le français d'entre le XI<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle, dont le génie fut d'exprimer (je vous cite) « le plus exquis et le plus durable d'un monde finissant ». Votre modernisme, on le voit, remonte haut : c'est qu'il n'entend pas se couper de ses racines, ni se priver de son terreau naturel.

D'une préoccupation à peine différente est née, tout récemment, la *Grammaire du français classique et moderne* que vous signez en collaboration avec M<sup>lle</sup> J. Pinchon. Si elle s'écarte de la conception d'un code du « bon usage » tel que l'entend notre compatriote Maurice Grevisse dans un traité justement célèbre, c'est que votre dessein tend plutôt vers un inventaire raisonné des formes et des normes : il s'agit de retrouver les structures permanentes de notre langue à travers les trois siècles qui lui ont valu son renom de finesse,

de clarté et de précision. « Moderne » chez vous ne s'oppose pas à « classique », car vous avez trop le sens de la continuité, mais il est bien vrai que vos préférences vont à la langue des maîtres. C'est du reste une de vos idées favorites que le français étant ce qu'il est de par sa tradition écrite, il nous faut en saisir l'essence et la valeur sous la forme durable que lui ont donnée ceux qui n'ont cessé de dessiner sa courbe de perfection, depuis les *Essais* de Montaigne jusqu'au *Journal* de Paul Léautaud.

Le nom de Léautaud n'est pas venu par hasard sur mes lèvres, mais ici, mon cher confrère, mon embarras est extrême. En faisant allusion aux pages fulgurantes que la prose de l'ermite de Fontenay-aux-Roses vous a inspirées, me voici tout à coup entraîné vers une multitude d'écrits que vous qualifieriez sans doute de mineurs et qui, à mes yeux, définissent votre personnalité mieux que les volumes qui vous ont imposé à l'attention du monde savant.

Le meilleur de vous-même, le plus attachant en tout cas, serait-il déplacé de le découvrir dans vos chroniques du *Mercur de France* et dans ces articles, ces recensions où, avec une admirable liberté d'esprit, vous vous exprimez sur tout ce qui touche à la langue, à sa philosophie, à son histoire, à ses implications esthétiques ? C'est là qu'il faut vous voir remettre en question les notions les plus rassurantes pour vous attacher aux « problèmes ouverts », les « seuls qui excitent l'esprit ». Ce qui me frappe chez vous, c'est que les faits sont toujours le profil d'une idée.

Comme je dois renoncer à explorer toute cette richesse, vous me permettrez, au risque de vous trahir un peu, de détacher d'un de ces textes un passage qui se situe, et qui vous situe, vous, linguiste préoccupé des problèmes de l'écrivain, au centre de ce que vous appelez quelque part « les mensonges existentiels » de la littérature :

« Nous traversons cent et cent chemins au cours de notre vie, nous nous insérons dans des centaines d'histoires qui se font, qui se défont. Pourquoi l'une d'elles, à un croisement de routes, devient-elle une *expérience* que nous faisons nôtre ?

qui désormais est notre affaire, quelque chose d'aussi strictement personnel que l'est l'élaboration de *notre* espace et de *notre* temps ? Cette conscience, qui n'est pas accordée à tous, crée les imaginatifs, les rêveurs profonds, ces hommes capables de vivre une quantité d'existences sous celle de surface qui leur sert de masque. Ce qui crée l'écrivain est de traduire cela non pas avec les signes des autres, mais avec — sous une identité formelle apparente — des signes qu'il aura réinstitués à son usage. Le petit Jean-Jacques vit un jour une scie mécanique qui débitait un arbre en planches. Pour l'enfant qu'il était le spectacle de ces lames fut une expérience ; elle plaça Rousseau dans une de ces tranches qui nous suivent parfois très tard. *Leur luisant flattoit ma vue*, écrivit-il des années après. Pourquoi ne puis-je entendre ces cinq mots sans ressentir une jubilation analogue à celles que me donnent un motif de Mozart ou de Brahms ? Aucun de ces termes n'était inconnu avant que Rousseau les accolât. Encore fallait-il que leur alliance fût passer en moi, dans et par le seul langage, toute la sensation complexe — fulgurance, coupure, douceur — dont l'enfant avait été traversé. C'est cela le style, et pas autre chose ; un don, cruel d'ailleurs, partagé entre des gens si divers que leur variété finit même pas être trompeuse. »

Le style, ce *tempo* de l'écrivain (Ch. Du Bos), individualité mystérieuse dans son principe : vérité dont vous êtes, plus que nul autre, pénétré, vous qui avez fait voir, par ailleurs, ce que peut et doit être une analyse qualitative du lexique d'un écrivain. Mais vous n'admettez pas que le style, qui relève du particulier, puisse devenir objet de science. Et de vous en expliquer fort congrûment : « On peut, dites-vous, cataloguer des tropes, mesurer même le parti qu'un artiste tire des ressources que fournit la structure phonologique et grammaticale de sa langue. Mais lorsqu'il apparaît qu'une manière d'écrire, ainsi analysée, contient encore quelque chose (appelons-la *style* au sens propre), ce dernier élément échappe tout à fait à la recherche. Pur appoint de la sensibilité, cette forme strictement personnelle touche l'oreille, de là émeut le cœur, mais jamais ne tombe sous la prise de l'intelligence critique.

Une étude de style, comme on l'entend dans l'Université, n'a réellement de chance d'aboutir que conduite sur un écrivain qui n'a pas de style (au sens où j'entends ce mot) ; elle tourne court dès qu'on s'y livre sur l'œuvre d'un véritable artiste ».

Le propos est dur, un peu excessif peut-être dans sa finale. Du moins, entrevoyons-nous à présent pourquoi les faiseurs de thèses choisissent si volontiers de petits auteurs : c'est afin qu'on ne leur reproche pas d'abîmer les grands... Ou alors, ceux-ci, on vous les prend à leurs débuts, dans leurs œuvres de jeunesse, quand ils ne donnaient pas à penser qu'ils seraient grands, un jour ; ou bien, on les attend dans les tournants de l'histoire littéraire, on les surprend dans le secret du cabiner de travail, parfois ailleurs aussi — mais ce genre d'enquête ne vous paraît pas plus valable que l'analyse des stylisticiens s'efforçant de « recomposer en laboratoire les feux d'un oiseau de Paradis ». Pauvres stylisticiens, et surtout pauvre stylistique, la dernière née de nos disciplines, toujours assise entre deux chaises ! Cette partie de la grammaire qui n'ose pas dire son nom, vous ne la ménagez guère non plus. Le mot, d'abord, vous le trouvez inutile, ambigu. Et quant à la chose elle-même, vous la qualifiez, entre dix passages tous plus compromettants les uns que les autres : « fantaisie que je ne puis admettre ». Mais, *habemus reum confidentem*, vous ajoutez aussitôt : « On sait que je suis sur ce point comme sur d'autres un impie et un vase de perdition ».

Eh bien, ce vase de perdition, nous l'avons recueilli après y avoir respiré l'encens rare de quelques belles vertus qui s'appellent le courage intellectuel, le sens critique, le non-conformisme, le franc-parler — et pourquoi n'ajouterais-je pas : le bien dire ? Car vous écrivez bien, Monsieur, un peu trop bien sans doute au gré de ceux qui trouvent toujours suspects, chez un homme de science, les prestiges du talent. Un de vos compagnons de régiment, poète inculte et tireur d'élite, charmait son mousqueton au moyen d'une formule dont il vous fit un jour confidence. N'auriez-vous pas, quant à vous, enchanté votre plume ? Nul n'ignore, en effet, qu'en vos années d'apprentissage, vous avez noué d'étroites

fréquentations avec sorciers et magiciens. Ces deux mots, que je prononce au pluriel, vous les écrivez au singulier en tête d'un mémoire qui vous sert de talisman pour conclure le pacte qui allait vous lier à l'université française.

Je sais ce que vous allez me rétorquer : qu'il s'agit là d'une contribution à l'histoire du vocabulaire de la magie et que vous ignorez les choses dont vous pénétrez les noms. Mais les noms, qui sont des signes, ne sont-ils pas aussi des présages parfois, ainsi que l'enseignait la science du langage au temps où elle était platonicienne et pas encore saussurienne ? Et tenez, par exemple, en ce qui vous concerne, je trouve admirable que vos travaux vous aient conduit du *grimoire* des sorciers à la *grammaire* des honnêtes gens, comme si l'influence qui vous mène vous avait contraint à refaire, en sens inverse, ce que Jean Paulhan appellerait la preuve par l'étymologie...

En vous lisant, on se convainc sans peine que la langue française est pavée — presque autant que l'enfer, de bonnes intentions — d'une foule de mots sur lesquels notre pensée chemine innocemment tous les jours, sans prendre garde aux pouvoirs inquiétants que révèle leur sens originel. Je renonce à les évoquer ici, et je ne vous suivrai pas davantage dans la chevauchée merveilleuse à travers textes médiévaux et modernes où vous entraînez votre lecteur, tour à tour dominé, charmé, fasciné, et peut-être bien envoûté lorsqu'il arrive aux pages où vous consignez d'anciennes et parfois fort gaillardes recettes d'amour — ce qui expliquerait, de surcroît, que votre livre soit devenu si vite introuvable en librairie.

Si j'ai bien compris l'évolution du conflit entre les deux motifs qui recouvrent le sujet de votre enquête, le matin des magiciens aurait succédé à la nuit des sorciers. Et le monde d'aujourd'hui, qui croit de moins en moins à la magie, réclame encore des magiciens ! Nous en avons quelques-uns ici, mais comme ce sont des poètes, ils parlent toujours au figuré. Il nous manquait un théoricien, doublé d'un expert ; et, ma foi, comme vous en savez un bout sur la question... Mais gardez-vous d'abuser et n'allez point, par des pratiques puisées dans vos lectures, imiter les tours de l'enchanteur

---

Maugis, ce cousin des quatre fils Aymon qui plongeait dans le sommeil l'empereur Charlemagne et déroba leurs épées aux douze pairs de France. Je me le figure parfois sous vos traits et j'imagine alors l'Académie livrée au pouvoir de Wagner l'Enchanteur : son directeur endormi et vos confrères, les écrivains, dangereusement privés de leur porte-plume... Mais laissons là ces vils enchantements, indignes de ceux dont vous êtes capable. Après tout, que les poètes aient reçu le don d'incantation et les critiques, celui de divination, nous sommes prêts à l'admettre parce que c'est, sinon dans la nature des choses, du moins dans l'idée que nous en avons. Mais tirer l'enchantement de la philologie, voilà qui n'était pas prévu assurément ! Et c'est pour nous l'entendre prouver par un magicien de France que nous vous avons, mon cher ami, convié parmi nous.

## Discours de M. Robert-Léon Wagner

Monsieur,

Vous m'avez adressé des paroles qui me touchent, car elles viennent d'un ami autant que d'un confrère. Qui donc, en effet, si ce n'est un ami, aurait eu le pouvoir de remonter si haut le cours de mon existence et d'en extraire des secrets que j'avais lieu de croire définitivement perdus dans l'oubli ? Surtout, quel sentiment, autre que l'amitié, vous eût permis de lire en moi de ces choses que, soi-même, on a parfois de la peine à déchiffrer, à démêler ? Ne soyez pas surpris que je me rattache d'abord à ces liens qui se sont noués entre nous. L'amitié seule avait le pouvoir d'exorciser la crainte que m'inspirait cette journée ; elle vous a dicté des mots qui l'allègent. Comment ne vous en saurais-je pas gré ?

M'inviter à siéger ici était me faire un grand honneur. J'étais si loin de songer à lui qu'il m'a fallu du temps avant d'admettre que j'en étais l'objet. Jusqu'à tout à l'heure, je le comptais au nombre de ces choses auxquelles le cœur croit de confiance sans que l'esprit puisse se rendre à leur évidence. L'étape de la foi est maintenant franchie. Il m'est dès lors plus facile de vous exprimer la joie que je ressens.

Ce remerciement est dû à l'usage. Mais, en me conformant à la coutume, il n'entre, Messieurs, croyez-le bien, dans ma conduite nulle indifférence, aucun esprit de routine. Je ne compte pas pour rien, d'abord, le double plaisir de retrouver ici quelques amis de longue date et d'apprendre à m'en faire de nouveaux. Ce sentiment humain n'est pas exclu, je pense, des relations académiques. Mais qui connaît l'importance de votre Institution, le rôle éminent qu'elle joue dans la défense et l'illustration du français, la haute valeur des travaux qui émanent d'elle, c'est surtout au privilège d'y être admis à titre de membre étranger qu'il doit être sensible. Ce droit d'appeler à côté de vous des confrères d'une autre nation

confère à ceux qui en bénéficient une distinction enviable qui dépasse leur personne. En moi, votre choix s'est porté sur un Français et sur un enseignant. C'était accorder un témoignage d'estime au pays que je représente et à l'Université dont je suis membre. A ce titre, j'ai le droit de tirer une réelle fierté de ma présence aujourd'hui parmi vous. Il existe en français trois ou quatre mots pour traduire les sentiments qu'elle m'inspire. Le malheur est qu'ils sont ternis par un trop long usage. D'ailleurs, comme disait un homme d'Etat à quelqu'un de ses obligés : « La reconnaissance, Monsieur, ne s'exprime pas, elle se prouve ». J'essaierai donc de vous témoigner la mienne de mon mieux. Croyez bien que les marques que je vous en donnerai auront toujours pour racines ma profonde gratitude à votre égard et mon dévouement à votre Institution.

Laissez-moi néanmoins vous en faire l'aveu. Dès que je me reconsidère, en tant que personne privée cette fois, c'est pour me perdre dans des conjectures, tant je discerne mal encore les motifs secrets qui ont dicté votre décision. Peut-être, après tout, tiennent-ils aux règles permanentes qui gouvernent les Académies.

Une compagnie académique tire sa signification vivante des contrastes, voire des oppositions qu'elle concilie dans l'harmonie. Quand on étudie la personnalité des hommes de plume qui ont composé à ses débuts celle du pays qui est le mien, on est frappé de découvrir à quel point ceux-ci s'affrontaient avec des passions vives et combatives. Dieu me préserve de laisser croire que les fondateurs de la vôtre aient eu leur agressivité parfois hargneuse. Mais il est vrai que votre Institution a toujours su s'adjoindre des « caractères », mot qui sous-entend du relief et des arêtes coupantes. Ferdinand Brunot en était un, Mario Roques en fut un autre, assez étonnant. Or, je me suis dépeint un jour sous les traits d'un traditionaliste impénitent, bourru, qui ne se sent à l'aise qu'en face d'entreprises révolutionnaires. Ce conflit personnel vous a-t-il paru garantir que je ne demeurerais pas passif dans vos assemblées ? Si ce fut là votre espoir, j'essaierai de ne pas



le décevoir, mais alors ne vous en prenez qu'à vous-mêmes au cas où je répondrais trop fidèlement à l'image que vous vous êtes faite de moi.

Avec celle des contrastes, une autre loi des Académies est celle de l'alternance. Cela tourne cette fois davantage à ma confusion. En entrant ici, vous apportiez tous les dons d'une œuvre — littéraire ou érudite — importante. Mario Roques n'avait, de ce point de vue, rien à envier à personne. Je me sens, moi, si fort démuné, que je crains de discerner dans votre choix une sorte d'ironie délibérée. « *Il y aura toujours des pauvres parmi vous* ». « — Tiens, vous êtes-vous dit au souvenir de ce mot de l'Écriture, où est donc notre pauvre ? » Et vous en avez appelé un, afin que votre Compagnie fût conforme à l'image évangélique des états du monde.

J'en prendrais mon parti avec bonne grâce, si je ne succédais à un homme auquel, de son vivant, peu de gens osaient se mesurer. Toutefois, si paradoxal que cela paraisse, c'est dans l'idée que Mario Roques a siégé ici, y a parlé, que je me trouve une raison et une excuse de venir vous rejoindre aujourd'hui. Le motif en est simple. A plusieurs reprises, Mario Roques m'avait accordé sa confiance ; cela lui avait ouvert la mienne tout entière. Si bien qu'après des débuts difficiles, un peu piquants de sa part, un peu ombrageux de la mienne, nos relations s'établirent d'une manière que je n'aurais jamais imaginée autrefois. C'est un devoir pour moi de dire que je suis redevable à ce maître de presque tous les mérites que j'ai pu acquérir comme enseignant. J'ai contracté, certes, d'autres dettes : à l'égard d'E. Bourguet, l'helléniste, et d'A. Ernout le latiniste ; à l'égard de F. Brunot qui, avec A. Thomas, me confirma dans le goût des études françaises ; envers Ch. Bruneau qui dirigea ma thèse. Mais mon âge faisait alors pour moi de ceux-ci des modèles lointains, presque inaccessibles en dépit de leur naturelle gentillesse. Ma chance fut d'approcher Roques plus tard, à un moment de la vie où l'on profite mieux, l'expérience aidant, de certaines rencontres.

Vous connaissiez tous Roques. Je ne peux donc rien vous apprendre de lui. C'est d'autre part un étrange abus qu'un

homme prétende en évoquer ou en expliquer un autre. Chaque être humain est si unique au monde, par essence, que lui seul est en mesure et a le droit, s'il en a reçu le don, de révéler ce qu'est son moi. Nous ne nous connaissons mutuellement que par nos apparences et cet extérieur, que l'on croirait fragile et translucide, est en vérité une muraille de défense impénétrable. Ce que je puis faire de mieux, n'est-ce pas alors d'animer l'image que je conserve de Mario Roques, d'en définir certains aspects et de tirer le sens de quelques propos qu'il m'a tenus ? Puissé-je y réussir, très simplement, sans tomber dans le convenu. Il n'y avait pas moins « académique » (au sens péjoratif du terme) que ce membre de l'Institut associé à tant de hautes compagnies. En parlant, en écrivant, il allait droit au fait sans recourir aux figures de rhétorique. Au cours de sa longue vie, il dut composer beaucoup d'éloges et de notices nécrologiques. Ceux de ces textes qui concernent ses amis ne sont jamais longs, jamais encombrés d'artifices d'écriture ou d'adjectifs superflus, mais on y sent vibrer l'amitié, le regret. Mario Roques remettait volontiers aux substantifs et aux verbes le soin de tout exprimer. Comme il savait les choisir justes, parlants, expressifs, son cœur passait en eux aussi aisément que son esprit.

\* \* \*

Il se produit parfois des interférences inattendues d'un personnage fictif de roman à un être vivant. Quand je pense à Mario Roques, l'image de Swan s'associe spontanément à la sienne. La mobilité, la facilité d'adaptation du héros de Proust, l'aisance avec laquelle il passe d'un milieu à un autre, sont les marques les plus frappantes de sa personnalité. A la taille près — j'imagine Swan assez grand — on découvre les mêmes chez Roques. Lui aussi, au cours d'une seule vie, a mené plus d'une existence, ayant le secret de rester un, de demeurer lui-même à travers leur diversité.

Il faudrait du temps pour analyser tous les domaines qu'il avait fait siens dans l'Université. Mais il s'en était taillé

d'autres tout à fait en dehors de la Sorbonne, de l'Ecole des Langues Orientales, du Collège de France, de l'Institut, de l'Ecole des Chartes, des Ecoles Normales, de la Commission du vieux Paris, de celle des Bibliothèques. Il avait été un compagnon de luttes pour Léon Blum et il a pris part avec lui à la définition du socialisme français. Après la grande guerre, il a coopéré aux travaux du B.I.T. Jamais il n'a renié ses convictions premières. Il pouvait donc arriver qu'un spécialiste de la législation du travail, un typographe, un militant de province du parti socialiste, connût Roques et lui parlât familièrement, sans se douter que cet homme enseignait, dirigeait *Romania*, mais qu'il était aussi reçu dans des milieux mondains, aristocratiques, qu'il avait une conversation étincelante, qu'il était gourmand de sucreries, qu'il savait goûter un vin, que la science de dresser et de monter un cheval lui était familière, qu'il avait à un point rare l'art de s'attirer l'attention des femmes et celui d'enchanter les petits enfants par de merveilleuses histoires. Cette dispersion eût exigé d'un autre des écarts difficiles. Il l'harmonisait, lui, par une puissance organisatrice de premier ordre, une présence d'esprit extraordinaire et une absolue domination de soi. Tant d'activités si diverses ne se trouvaient jamais chez lui en discordance, car elles naissaient de la même source : une passion à l'égard de tout ce par quoi les hommes témoignent de leur primauté, aussi bien dans le jeu que dans le travail. Si humbles qu'elles fussent, ces preuves le ravissaient dès qu'il décelait en elles un jeu subtil de l'esprit, de l'imagination créatrice, de la malice. Avec Georges Sand, il avait en commun le goût des marionnettes. « Connaissez-vous rien de plus ingénieux, me disait-il ? » Animer une sous-espèce humaine au moyen de figurines mues par d'invisibles fils n'était pas à ses yeux un témoignage à l'actif de l'humanisme moins remarquable que d'autres, plus graves et plus sérieux.

Une vie telle que celle-là a pour moteurs, outre la curiosité, de l'indépendance et une certaine soif de domination. Par indépendance, je n'entends que celle de l'esprit, du caractère. Cette forme particulière du sentiment de la liberté con-

stituait un trait foncier de la nature de Mario Roques. L'a-t-elle aidé à faire sa carrière ? Peut-être. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il ne l'aurait jamais sacrifiée en échange d'une place ou d'un honneur. On a parfois interprété à tort l'exercice qu'il faisait de son autorité. Nous connaissons tous des hommes voués par tempérament aux présidences. Pour beaucoup d'entre eux le fauteuil lui-même — en tant que siège — est à la fois la raison d'être et la fin de leur vocation. Pas pour Roques. Il n'aimait présider que pour agir, pour faire prévaloir ses vues, pour engager l'organisme dont il s'occupait dans le chemin d'un renouvellement. De fait, tout ce qu'il dirigeait prenait peu à peu sa figure. Il a ainsi imprimé à *Romania*, à la IV<sup>e</sup> Section de l'Ecole des Hautes Etudes et à bien d'autres institutions un style à sa ressemblance.

\* \* \*

Linguiste, romaniste, Mario Roques n'était pas de ces érudits que leur science éloigne et coupe des hommes. A le voir installé devant l'une ou l'autre de ses tables de travail, on l'eût pris d'abord pour un livresque. Et certes, il aimait l'imprimé autant que le manuscrit, mais sa bibliothèque contenait presque exclusivement des ouvrages qui renseignent sur les langues en *exercice* : répertoires, lexiques, atlas, et des textes de toutes sortes, littéraires, techniques, folkloriques. Cela s'accorde avec ce que nous savons qu'il fit, une fois en possession des principes de la linguistique romane. Cet élève de Gaston Paris ne s'enferma point. Il s'aéra, voyagea beaucoup, loin, et s'initia méthodiquement sur place à la pratique des idiomes romans, sans négliger l'étude de langues — comme l'albanais ou certains parlers slaves du sud — dans le lexique desquelles vit encore un fonds latin. Il devint ainsi un romaniste accompli et acquit ce titre sur le terrain, comme les soldats de la République et de l'Empire gagnaient leurs grades, en se battant. L'enquête, à laquelle il s'était initié à côté de Gillieron, fut sa méthode préférée. Plus d'une fois, sur le chemin qui conduit du Collège de France à la rue de Poissy, je l'ai vu s'arrêter pour interroger longuement des

artisans, des ouvriers. Curieux de toutes les techniques, il n'avait de cesse de connaître les signes qui y sont attachés. Une telle pratique met forcément celui qui s'y livre au contact des hommes ; elle le confronte à différents modes de vie, à des coutumes, à des rites, à des jeux, à des croyances très variés. La linguistique romane ne peut pas ne pas s'appuyer sur une expérience directe des pays où le latin fut parlé jadis et des individus qui peuplent ces régions. Roques comprenait mal qu'on négligeât ou qu'on redoutât ce contact. Sa sympathie allait à ceux de ses confrères qui, à l'exemple de Jud, l'assumaient dans la joie.

Ce comportement, animé d'une curiosité dévorante, est parfois, chez d'autres, un moyen de tromper le temps, de se « divertir », au sens pascalien du terme. Chez Roques, il exprimait tout au contraire une haute forme d'humanisme. Aimer, comprendre et pratiquer ainsi la linguistique signifiait de sa part une façon très personnelle de se situer dans le monde. Je lui ai entendu dire — passez-moi cette confiance — que la destinée de l'homme se fait et s'achève tout entière ici-bas. Ce mot n'était nullement dans sa bouche l'aveu d'un pessimisme négateur. Sur terre, règne l'homme, c'est-à-dire l'esprit. Or, rien n'avait plus de valeur aux yeux de Roques que ce qu'il appelait la solidarité humaine, et dans les langues il voyait justement le premier et le plus fort des liens qui attachent solidairement les hommes. D'abord, parce qu'elles sont les instruments privilégiés de l'intercompréhension, mais aussi parce qu'en elles tout ce que l'esprit conçoit, tout ce que la main crée, tout ce que le cœur ressent trouve un symbole qui le fixe.

Que l'usage du latin, véhiculé par des soldats et des commerçants, strictement réglé par des juristes, travaillé par des artistes, fût parvenu à unifier un empire, lui paraissait un des plus hauts faits de civilisation qu'on pût admirer. Que le français, sur une moindre étendue d'abord, mais largement ensuite, ait, plus tôt que n'importe quelle autre langue romane, joué un rôle analogue à celui du latin représentait à ses yeux une réussite aussi belle.

Ainsi, chez Roques, jamais les connaissances ne se sont développées monstrueusement pour elles-mêmes. Elles l'aidaient à mieux apprécier son appartenance à une patrie, et, au-delà, à une famille humaine marquée de traits spécifiques.

\* \* \*

Toute langue est faite, pour une part, de servitudes contraignantes. Chacune, toutefois, requiert de ceux qui la parlent une sorte d'autorité sur le système et l'exercice réfléchi d'un choix. Par un goût dont les racines nous sont maintenant mieux connues, Roques s'intéressait davantage aux faits de langue qui manifestent de notre part les pouvoirs d'une liberté créatrice. On en observe au niveau de la phrase comme à celui de la prononciation. Mais où nous orientons le plus librement notre idiome c'est, à n'en pas douter, dans le lexique. Pour cette raison, Roques apporta à l'étude du vocabulaire français, de sa morphologie, de ses valeurs, non pas le meilleur de lui-même (car ce meilleur, il l'accordait à toutes ses entreprises), mais sûrement sa plus secrète préférence. Ce qui dominait l'étude du lexique, pour lui, c'était la curiosité à l'égard des *situations* qui demandent un symbole, l'analyse des *conditions* qui justifient un emploi nouveau ou qui favorisent pour un terme une étonnante prolifération d'emplois, enfin l'examen des cas où s'impose soit un emprunt, soit l'invention d'un néologisme.

C'est en vue de telles recherches qu'il avait créé, voici près de trente ans, *l'Inventaire de la langue française* où repose aujourd'hui un véritable trésor. Ces dépouillements, dans son idée, serviraient un jour de base à un grand dictionnaire du français moderne. Mais lui-même ne concevait pas *l'Inventaire* comme un dictionnaire. Plus qu'aux *définitions*, toujours inexactes, il s'en remettait à de larges contextes pour faire comprendre entre quelles limites sinueuses, irrégulières, se déterminent les différentes valeurs d'un mot. D'après cette méthode, il avait esquissé l'histoire du terme *Honneur*. Elle s'est égarée dans les archives d'une maison d'édition. Petite

regrettable ! La compensent, certes, d'autres études analogues qu'il a recueillies en volume. Mais pour ceux d'entre nous qui l'ont entendu commenter un texte, rien n'égale le souvenir des jours lumineux qu'il savait jeter sur son architecture lexicale.

Avec le langage, les hommes possèdent le moyen de créer des symboles. Leur pouvoir signifiant est, par nature, très étendu. Une fois institué, en effet, un terme doit être capable couvrir au besoin l'ensemble des éléments qui composent la situation à laquelle il répond. En conséquence, toute expression à l'aide de mots implique de la part de celui qui parle ou qui écrit un travail délicat d'ajustage et d'approbation sémantique. Dans ce travail — où l'esprit et la sensibilité tiennent d'accord un rôle éminent — réside la chance qu'a un idiome de devenir matière et forme d'un art. La liberté créatrice des écrivains étant constante, de la beauté peut ainsi naître d'une langue à n'importe quel moment de son histoire. De ce point de vue, l'auteur de la *Chanson de Roland* n'a pas moins de grandeur et de dignité que celui de la *Jeune Parque*.

Roques aimait manifestement réduire à leur exacte mesure les différences formelles que le temps, les époques, établissent entre les œuvres. Passer des anciens aux modernes, de Chrétien de Troyes à Hugo, de La Fontaine à Colette, d'un lyrique du XII<sup>e</sup> siècle à un surréaliste, était pour lui un jeu inépuisable. Il s'y montrait passionnément attentif à percer, autant que faire se peut, chez chacun de ces artistes le secret de son travail. Cependant, jamais, au terme de tels exercices, il ne se proclamait vainqueur ; et dans cette modestie, nous reconnaissons un autre aspect de lui qui nous était cher.

L'approche d'une œuvre d'art exige en effet une longue préparation, des connaissances précises sur sa matière (qu'elle soit couleur, son ou langue), d'autres notions exactes sur l'artiste et son temps. Soit ! Il n'en est pas moins vrai que tout cela s'efface à l'instant où, comme dans une révélation, l'œuvre nous communique, nous impose, son sens véritable, c'est-à-dire l'essence de sa beauté. Le travail et l'étude nous préparent sans aucun doute à recevoir ce choc (encore qu'y

soient fort sensibles des gens peu érudits) ; mais ils n'expliquent pas ce qui le provoque. Ils ne le peuvent pas, car cela est affaire entre deux forces cachées qui se rencontrent dans un accord lui-même mystérieux que ni la psychologie ni l'érudition la plus savante n'éclaireront jamais. Toute exégèse d'une œuvre d'art doit donc s'achever sur la simple vision, sur la simple audition de celle-ci ; elles seules nous contentent et nous comblent en définitive.

Je ne sais si Roques aimait la peinture ou la musique. Mais qu'il sût arrêter à temps le commentaire d'un poème de Verlaine, se recueillir, et puis, pour conclure, réciter simplement ce poème, prouve qu'il était sensible au plus haut point à la littérature et à sa magie.

Jusque dans ses derniers jours, cet homme âgé (mais qui ne fut jamais un « vieil vieillard » comme on disait jadis) est demeuré âpre à découvrir les raisons de faits rationnellement explicables. Chaque soir, cependant, il réservait à une autre partie de lui-même ce temps de grâce où la raison sait abdiquer ses droits ; « à cette heure-là, me disait-il, je m'abandonne à la page que j'ai choisi de lire ».

\* \* \*

Nous atteignons ici une limite qu'il convient de ne pas franchir. Mario Roques était loin d'aimer qu'on parlât trop de lui en tant que personne privée. J'aurais donc scrupule à louer son courage et d'autres qualités morales qu'il poussait cependant fort loin. Il consentait au contraire, avec bonne grâce, à symboliser une certaine façon d'être homme de science. « Donnez un bon style à vos recherches » était un conseil qu'il dispensait souvent ; cela voulait dire : « Inspirez-vous, si possible, du mien ».

De fait, par toutes ses attitudes, il nous laisse des leçons à méditer. En définissant une méthode propre à bien dégager la structure d'un système, mais en ne dissociant jamais l'étude des langues de celle des hommes, en voyant enfin dans cette étude un chemin d'approche de l'art, il mesure très exacte-



ment les buts et la portée de cette science qu'est la linguistique. Science « humaine », dit-on. Oui, dans la mesure où son champ d'investigation n'est autre que celui du pouvoir par lequel l'homme transcende sa condition « d'être » et se hausse jusqu'à l'existence pensante.

Un « existant », voilà ce que fut Roques, jusqu'à sa fin. Tout compte fait — et j'espère que vous, Messieurs, qui l'avez connu, ne me contredirez pas — si nous cherchons un modèle qui nous encourage à poursuivre nos travaux dans un certain esprit, le souvenir qu'il laisse nous en propose un. Je sais qu'en ce qui me concerne il ne me quittera jamais. Puisse-t-il, en tous cas, m'inspirer de répondre aussi bien que je le voudrais à l'honneur qui m'échoit aujourd'hui, et d'occuper dignement la place que vous m'avez offerte.

# Le Roi Guillaume I<sup>er</sup> des Pays-Bas, épistolier français

---

Communication de M. Pierre Nothomb,  
à la séance du 12 mai 1963

Quand, en même temps que M. William Ugeux pour la langue française, M. Louis Roppe reçut, il y a quelques semaines, le prix littéraire des *Scriptores Catholici* de langue flamande pour son ouvrage imposant (et merveilleusement édité à Kasterlee) *Een Omstreden Huwelijk*, j'ai été fort surpris, en l'ouvrant, de le lire si facilement, — moi, bilingue de conviction mais pas de pratique ! — Il était imprimé pour une bonne moitié en français ! Le grand lettré, bilingue total, lui, qu'est le gouverneur du Limbourg, écrivant pour d'autres lettrés bilingues — nos amis flamands nous montrant un admirable exemple, le sont tous — ayant à insérer dans son texte de très nombreuses citations, les avait toutes faites dans leur langue originale. Et cette langue originale était presque toujours le français. Il s'agissait pourtant de lettres échangées non seulement entre le vieux Roi Guillaume des Pays-Bas — celui de 1830 — et la comtesse Henriette d'Oultremont qu'il allait épouser (il se comprend tout de suite que, galant, il se soit appliqué à employer la langue de la dame de ses pensées), mais aussi des lettres échangées entre lui et ses fils et sa fille la Princesse Marianne de Prusse, et tous les princes étrangers du temps. Pour ces derniers, et cela se comprend aussi aisément, il ne pouvait employer leur langue nationale, et le français était alors la langue des correspondances internationales, diplomatiques et princières. Mais pour sa famille... Toutes les lettres de la famille royale —

comme beaucoup de lettres de la cour royale — secrétaires, dames d'honneur, etc. — sont écrites en français. J'en ai été d'autant plus étonné que si je connaissais — voyez mon *Roman de 1830* — la bonne grâce du Prince d'Orange et ses amitiés dans le monde belge (où l'on ne parlait que le français), j'avais eu, peu de temps auparavant, entre les mains, en feuilletant une vieille correspondance de famille, le récit d'une semonce à peine polie qu'un de mes grands oncles maternels avait reçue du despote éclairé auquel il faisait un rapport verbal dans sa langue natale : c'était celle du nord qu'il fallait employer si on voulait être correct en parlant au Roi ! Ma plus vive surprise fut surtout — car l'amour pouvait le rendre tout naturellement poli, aimable et l'obliger de faire effort — la vivacité, la correction, le sens des nuances, le style presque parfait du vieillard amoureux. Et ces mêmes qualités inattendues, dont l'amour pouvait encore expliquer le miracle, je les retrouvais sous la plume de tous ceux qui en 1839 commencèrent de participer au roman épistolaire que nous offre à tous — lisez-le : le fond de texte flamand ne vous gênera pas — M. Louis Roppe, et que je vais maintenant, en quelques mots, situer et résumer.

Cette date de 1839 est particulièrement éclairante. C'est celle du dernier acte du déchirement de l'Amalgame (je fais mes réserves sur ce mot, cher Carlo Bronne !). Le Gouvernement de La Haye vient d'accepter de signer le traité de paix imposé en 1831 par la Conférence de Londres. La Belgique est elle-même déchirée par le débat (elle se *débattait* en effet) qui aboutira au sacrifice définitif de la moitié du Limbourg et de la moitié du Luxembourg. Les passions hostiles, de l'un et de l'autre côté de la frontière des deux royaumes, sont exacerbées ; on vient, de justesse, d'échapper à une reprise des hostilités : et voilà qu'à la Cour de La Haye, où sont toujours en fonction les dames d'honneur de la Reine récemment décédée, on apprend que le vieil homme têtu que nous connaissons bien veut épouser l'une d'elles qui est belge — et catholique fervente ! Henriette d'Oultremont est âgée de quarante cinq ans, elle est la fille de Ferdinand,

comte d'Oultremont de Wégimont, et si sa mère est hollandaise, elle est la petite nièce du célèbre Prince-Evêque de Liège. Sa famille habite toujours le pays liégeois où son frère, Charles-Ferdinand, par son mariage, avec Louise-Joséphine van der Noot, est devenu propriétaire du château de Duras près de Saint-Trond. C'est là que l'auteur du livre dont nous parlons a pu, grâce aux descendants de Charles-Ferdinand, prendre connaissance de la volumineuse correspondance qu'il publie sans la traduire. Le roman qu'elle jalonne et illustre débute par une lettre d'Henriette au Prince d'Orange pour lui faire connaître les intentions de son père et ses propres scrupules. Cette lettre est très belle mais ne nous intéresse pas : tous les Liégeois écrivent fort bien le français. Mais bien les deux premiers billets du Prince :

Chère Comtesse Henriette,

Votre lettre m'a vivement ému comme tout ce qui touche au sujet que vous traitez et qui est si intimement lié à l'existence et au bonheur futur d'un Père que je vénère et aime sincèrement. — Il a eu la délicatesse de m'instruire lui-même de ses désirs et des motifs qui le poussent au parti qu'il paroît vouloir prendre ; comment puis-je donc, les choses en *étant venu là*, vous donner un conseil sur ce qui vous reste à faire ? Ma position de fils me l'*interdit maintenant*, pouvant être considéré comme juge et parti dans cette occurrence difficile pour vous, j'en conviens, mais pas insurmontable pour une personne aussi richement douée que vous l'êtes de qualités du cœur et de l'esprit.

Votre affectionné,  
Guillaume, Pce d'Orange (14-7-1839).

Chère Comtesse Henriette,

C'est avec étonnement que j'ai reçu ce matin la lettre dans laquelle vous me dites être déterminée à partir dans huit à dix jours et où vous *motivez* cette résolution sur le contenu de mon billet d'hier, lequel cependant n'exprimoit autre chose que mon intention de ne point me mêler, pour des motifs de *devoir* et de *délicatesse*, d'une résolution à prendre qui ne regarde directement que mon Père et vous, et c'est aussi dans cette même intention que je dois m'abstenir de répondre plus amplement au contenu de votre lettre. Etant comme toujours votre affectionné,

Guillaume Pce d'Orange (15-7-1839).

Ces billets expliquent bien les péripéties qui vont se dérouler. Le Roi s'imagine d'abord que toutes les difficultés s'aplaniront. Il écrit à sa bien-aimée :

Chère Henriette,

Je m'empresse de vous adresser quelques mots pour vous assurer de tout le bonheur que j'éprouve en songeant que je suis parvenu à surmonter toutes les difficultés qui sembloient rendre impossible que mes vœux les plus chers puissent s'accomplir. D'ici à trois semaines je me flatte que, pendant que mes trois enfants seront réunis près de moi, nous pourrons être unis par des liens indissolubles et suis heureux de pouvoir vous inviter à venir près de moi après le 24 mais avant le 28. Si je regrette qu'après n'avoir pas eu la satisfaction de vous voir près de moi le jour de la fête la première fois depuis que (vous êtes ?) entrée à la Cour, je cherche à m'en consoler par l'assurance que peu de jours plus tard j'aurai le bonheur de vous revoir et que ce sera alors pour ne plus nous quitter. A quel point je sais apprécier mon bonheur ! C'est après une heure et demi de conversation avec van Maanen et un entretien également long avec mon fils aîné que je vous adresse ces lignes, devant y ajouter l'information que j'ai aussi consulté votre avocat qui, tout en parlant comme il l'a fait vis-à-vis de vous, m'a mis sur la voye qui m'a donné le moyen d'obtenir le but qui assurera mon bonheur. Il y aura bien quelques bourrasques à surmonter avant le moment désiré du revoir mais je ne les redoute pas. Adieu chère, très chère et bonne Henriette, Dieu soit avec nous et qu'il nous bénisse ! Quel heureux moment où je pourrai vous réitérer verbalement l'assurance de tout l'attachement qui vous est voué pour la vie et vous dire que toujours je m'efforcerai de vous donner des preuves de mon désir de contribuer à votre bonheur comme j'attends le mien de la continuation de vos sentiments que je sais apprécier, étant jusqu'au dernier soupir

votre tout dévoué et meilleur ami  
Guillaume.

La Haye, le 8 août 1839  
à 3 heures et demi !!!

Mais voici, bien plus intéressante du point de vue du rayonnement de la langue française, la lettre que, le lendemain, le futur Guillaume II écrit à Guillaume I<sup>er</sup> :

Buiten Zorg, ce 9 août 1839.

Ayant appris hier par vous-même, mon très cher Père, que tous les obstacles légaux sont levés par vous pour accomplir le projet dans

lequel vous croyez trouver votre bonheur et auquel vous m'avez paru hier à peu près décidé à vouloir donner suite, je crois de mon devoir de vous tracer ces lignes dont j'aurais voulu vous communiquer hier verbalement le contenu : mais j'étais si ému, comme vous l'avez vu vous-même, par cette communication, que je craignais ne pas pouvoir alors m'expliquer sur tout cela avec clarté et ordre. Comme votre fils je n'ai ni voulu ni pu être un empêchement à vos projets dès que vous me les aviez communiqués en ajoutant que vous pensez trouver là votre bonheur ; et je vous serai toujours reconnoissant des procédés amicaux avec lesquels vous avez traité à mon égard toute cette affaire, sans cela pénible pour moi sous plus d'un point de vue, ne fusse que comme Père de mes fils qui verront accomplir à leur Grand-Père un acte dont dans la suite ils pourraient s'appuyer contre mes arguments si l'idée vient un jour de vouloir contracter de pareilles unions.

Ce n'est donc plus comme fils que je vous parle, mais permettez-moi, après avoir mis tout intérêt personnel de côté, de vous entretenir comme ami, et j'ose espérer que vous pouvez considérer comme tel un fils qui a quarante sept ans et qui croit avoir donné pendant cette période de sa vie des preuves de dévouement qui sont garants des sentiments qu'il vous porte.

Maintenant voici à quoi j'en veux venir. Vos projets transpirent peu à peu, et plus d'une personne de marque et qui vous sont dévouées (il me paroit inutile de les nommer) m'en ont entretenu depuis peu comme d'un bruit auquel l'on ne souhaite pas ajouter foi mais qui les désoloit. Ces personnes disoient qu'elles espéroient que la chose débitée n'avoit aucune réalité mais que, si elle en avoit, ce seroit un véritable malheur pour le Pays vu que la Nationalité Hollandaise souffriroit difficilement le choix d'une personne Catholique et Belge pour compagne du Roi, et ne voudroit pas comprendre son besoin à son âge d'un second mariage ; que même la confiance et le respect que l'on porte généralement à votre caractère en seroit étranglé jusque dans ses fondements, et que vous vous en ressentiriez d'une manière très fâcheuse, pour le bien-être du Pays, pour vous-même et pour le bien-être de toute la famille pendant la suite de votre règne ; l'on ajoute que les Hollandais ne vous pardonneroient pas de remplacer sitôt ma Mère dont la mémoire, loin de s'effacer ou de s'éteindre par le temps, augmente en vénération dans leurs ccurs. Tous ces arguments sous le point de vue politique dont on se sert contre le choix d'une femme Catholique et Belge vous sont tous connus et sont trop palpables pour vous les répéter ici.

Je me fais un devoir de vous rapporter tout ce que je viens d'écrire comme un acquit de conscience, personne ne connoissant mieux que vous, la Nation Hollandaise. Vous saurez donc également apprécier cette indiquation sur l'opinion qui sera portée lorsque votre projet se réalisera.

Si, en raisonnant avec moi-même, j'ai admis sur ces données que tel sera l'opinion soit intime ou publiquement énoncée par la Nation, j'ai dû me demander aussi comme conséquence, s'il est probable que vous pouvez trouver un bonheur tranquille, comme vous le cherchez dans la réalisation d'une union achetée à un tel prix ; mais n'ayant pu répondre que négativement à cette question que je m'adressois à moi-même, j'ai senti qu'il était de mon devoir de vous énoncer tout ce que je viens de tracer comme résultat de ce qui m'a été dit et de mes réflexions qui en sont la conséquence. Ensuite vous n'avez connu grâce au caractère angélique de ma Mère, que du bonheur dans votre intérieur, mais admettons que vous pouviez trouver autre chose dans les liens que vous projetez, et qui dans tous les cas, et indépendamment de la volonté de celle que vous choisissez, vont vous créer une position tellement neuve dans tous les détails pratiques et tous les moments de la vie, que cette union viendra à vous peser dès que la pratique de cette nouvelle vie commencera et que vous sentirez les épines cachées sous les roses dont vous croyez voir dorénavant le chemin semé que vous allez parcourir ; alors vous regretterez peut-être et amèrement cette solitude qui maintenant vous paroît le plus grand des malheurs et qui à mon âge me paroît déjà et depuis bien du temps le plus grand des biens sur la terre. Pour la vie comme toujours et plus que jamais

Votre tout affectionné et dévoué fils et, dans la position actuelle, ami  
Guillaume.

Et la réponse de son père :

Au Prince d'Orange,

Mon très cher Fils, je ne vous cacherai pas l'impression pénible que m'a fait votre lettre de hier, et à laquelle j'étais loin de m'attendre.

Dans son commencement j'ai trouvé avec plaisir les mêmes sentiments que, dans la manière dont vous avez reçu mes premières communications et celle dont vous vous êtes exprimé ensuite quand à diverses reprises je vous ai entretenu de mes projets, me donnoit droit de présumer être par continuation les vôtres. Je me plais à reconnoître le prix que j'y ai attaché et aussi n'est-ce qu'après que j'eus l'assentiment de mes trois enfants que je me suis décidé à lever les obstacles, qui pouvoient s'opposer à former des nœux qu'une longue expérience m'avoit appris être nécessaires pour mon bonheur et qui, par le choix de la personne, auroient pu contribuer à entretenir le souvenir du passé.

Pouvois-je donc supposer que mon cher fils, mon bon Guillaume, se laisseroit influencer par ceux qui conspirent contre mon bonheur, et que la jalousie et peut-être des sentiments moins honorables encore font

De même, l'effet du dernier vers est magnifié, transcendé, multiplié par la rime et, je ne puis pour marquer la dualité de l'effet que reprendre la phrase de Proust : « quelque chose qui est à la fois pareil et autre que la rime précédente, qui est motivé par elle, mais qui introduit la variation d'une idée nouvelle ; on sent deux systèmes qui se superposent l'un de pensée, l'autre de métrique ».

Et c'est peut-être ce que Sarah Teasdale a en plus d'Emily Dickinson, comme Valéry a quelque chose en plus de Saint-John Perse, et qui ne peut être traduit.

On pourrait épiloguer sur pareil poème dont l'unité poétique, dans le mariage de la pensée et de la métrique, me fait parfois penser à la grâce si spontanée et si préméditée de Toulet.

Passons au deuxième poème de Sarah Teasdale que je n'ai retrouvé que dans les œuvres complètes parues récemment chez Mac Millan.

*The Unseen*

*Death went up the hall  
Unseen by everyone  
Trailing twilight robes  
Past the nurse and the nun  
  
He paused at every door  
And listened to the breath  
Of those who did not know  
How near they were to Death  
  
Death went up the hall  
Unseen by nurse and nun  
He passed by many a door  
But he entered one.*

Admirable poème où passe un peu d'inquiétude maeterlinckienne ! On remarquera qu'ici les vers ne riment pas tous ! L'effet est d'autant plus éclatant ! Le titre est d'une simplicité exprimée en quelques mots sans recherche. Le



*Mais pour un instant, car lui aussi s'envole  
Comme sur un champ avec la nouvelle neige partout  
Des empreintes d'oiseaux témoignent d'un court allumage  
Commencé dans l'envol et terminé dans l'air.*

Ceci, à la rigueur, pourrait se suffire ! On constatera pourtant que je n'ai pu rendre la perfection de l'expression. A la fin du premier vers je n'ai pas traduit *away*, parce que je n'ai pas trouvé de substitut français. Je ne pouvais écrire « sera brûlé dehors ». Peut-être aurais-je pu employer une circonlocution ?

Tout ce qui est mortel s'envolera après avoir été brûlé. Mais alors je n'aurais pas respecté l'admirable concentration verbale du poète. Au quatrième vers j'ai employé le mot « profondeur » pour « deep » alors que le poète a littéralement écrit « ce que le profond dit au profond ». J'ai respecté les mots du sixième vers, alors que j'aurais vraisemblablement, pour faire style plus noble, écrit « un champ couvert de neige ». Mais la beauté de cette inspiration est décisive ! Le quatrième vers est suggestif au-delà de toute forme extérieure et la fin est d'une sensibilité qui laisse rêver le lecteur : l'esprit ne laisse qu'une trace incertaine pareille à celle des oiseaux dont les empreintes se marquent dans la neige, dès le début de l'envol puis s'effacent au fur et à mesure que l'oiseau s'élève.

Je me souviens, avoir lu ces deux vers, voici vingt ans au hasard d'une conférence dans un Collège Quaker du Maine. J'avais été tellement impressionné que je réemployai l'image poétique et rendis vie à l'idée du quatrième vers !

Est-ce tout ? Non ! Tout ceci peut à la rigueur m'être livré par la traduction. Mais j'ai dit que Sarah Teasdale y avait mis plus. C'est justement ce que la traduction ne peut rendre. C'est exactement ce que ne me donnera jamais un poème russe ou japonais.

Le quatrième vers tombe admirablement et l'effet de sa beauté intérieure reçoit comme un coup de cymbale grâce à sa rime si sonore.

Le texte anglais confronté avec une traduction très fidèle devrait suffire à ceux qui connaissent un peu la langue, pour pénétrer dans le labyrinthe de la poétesse. Peut-être d'ailleurs faut-il ajouter, à l'avantage des lecteurs français, que la langue de Teasdale est beaucoup plus facile, plus transparente que celle de Dickinson !

En anglais, Dickinson est un auteur difficile dont on ne comprend pas toujours les soubresauts de pensée. Ce qui est chez elle une ingénuité, une naïveté pleine de délicatesse devient chez Sarah Teasdale une préméditation où la poétesse entend mêler symphoniquement le fond et la forme de son poème.

Peut-être jamais n'ai-je rencontré de poèmes aussi courts, contenant une suite logique où le sentiment et la sensibilité trouvent leur part et où en quelques vers, l'auteur parvient à marier les effets du sens avec la musique technique de la langue.

Eclairons ces constatations, peut-être trop théoriques, à la lumière de deux courts poèmes :

*All that was mortal shall be burned away  
All that was mind shall have been put to sleep  
Only the spirit shall awake to say  
What the deep says to the deep*

*But for an instant, for it too is fleeting  
As on a field with new snow everywhere,  
Footprints of birds record a brief alighting  
In flight begun and ended in the air*

Le lecteur anglais n'a besoin d'aucune explication pour atteindre à la radiation de ces huit vers. J'ai l'impression qu'une traduction littérale suffirait pour livrer l'impression d'une valable poésie, par son seul contenu qui me paraît, traduit, très proche des effets d'Emily Dickinson

*Tout ce qui est mortel sera brûlé  
Ce qui était idée sera mis en sommeil  
L'esprit seulement se réveillera pour dire  
Ce que les profondeurs disent aux profondeurs ;*

il pas conclure que la sensibilité européenne a pu être touchée sans difficulté, parce que justement la poésie d'Emily Dickinson était sans difficulté majeure de traduction et plus proche de la conception française actuelle.

Je ne veux pas dire qu'elle ne soit pas un poète difficile, mais il n'y a pas chez elle de technique prosodique qui s'oppose à ce que sa beauté ne soit internationale. Il y a peu d'accentuation, peu de métrique, pas de rime ! Elle a, sans le savoir, réalisé une poésie qui est l'exemple même de celle qui traverse les frontières du langage.

J'y ai souvent pensé, et il est intéressant de comparer son cas à celui d'une autre poétesse américaine qui n'a pas dans son pays la réputation qu'elle mérite.

Il s'agit de Sarah Teasdale, morte voici une trentaine d'années et qui est aussi inconnue qu'Emily Dickinson ne l'était après sa mort.

On peut se demander pourquoi les Français ne la connaissent pas et ne lui accordent pas la place qu'elle mérite. Je pense que ce qui sert admirablement la poésie d'Emily Dickinson, dessert celle de Sarah Teasdale.

Les inspirations de l'une et de l'autre poétesse sont pourtant parfois très proches. Toutes deux ont excellé dans l'art de très courts poèmes de quelques vers, où jaillit une idée inattendue ou une image percutante.

Je crois même que, si l'on traduisait purement et simplement les meilleurs poèmes de l'une et de l'autre, un lecteur peu averti pourrait difficilement les départager parce que parfois leur procédé intérieur est analogue.

Mais il y a quelque chose de plus technique chez Sarah Teasdale et ce quelque chose constitue justement la part qui n'est pas communicable.

Si bien que les traductions de Sarah Teasdale ne peuvent atteindre qu'à l'expression intérieure que nous révéleront celles de Dickinson. Ce que la première a mis en plus, ne peut forcer les portes du langage. Je me demande si, sur ce plan, le système mis au point par Alain Bosquet ne devrait pas bénéficier à Sarah Teasdale.

Philippe Soupault sont à la portée de toutes les transpositions dans une langue étrangère puisque les images souvent gratuites provoqueront à travers n'importe quel idiome, la même représentation d'association ou d'opposition agressive.

#### POÉSIE FRANÇAISE ET AMÉRICAINE

A côté d'Egard Poë, malgré tout difficile, son confrère Walt Whitman était d'une simplicité aisée à traduire. Dans les *Feuilles d'Herbe*, il n'est rien qui tienne à la langue ou à l'expression prosodique extérieure.

Peut-être est-ce la qualité des traducteurs de Poë et la simplicité de Walt Whitman qui ont magnifié ces deux grands Américains. Ce dernier surtout, a trouvé en France une auréole qu'on ne lui a jamais accordée dans sa patrie. Pourtant, les traductions de Balzalgette n'étaient pas excellentes. Il faut descendre chronologiquement jusqu'au texte d'Alain Bosquet, chez Seghers, pour trouver une notion plus exacte de la violence poétique de ce grand génie.

Après Whitman et Poë, l'Amérique a pris conscience d'elle-même. Ses anthologies lui appartiennent. Il ne faut plus aller chercher son génie dans les anthologies anglaises.

Mais l'avenir dira peut-être que les contemporains ne jugent jamais exactement leurs poètes. Nous avons vu le peu d'importance qu'a eue Emily Dickinson pendant sa vie. Nul ne la connaissait. Et brusquement, la radiation de son œuvre devient capitale. Des commentaires américains se multiplient; on écrit des livres sur elle, et celle qui fut inconnue ou méconnue, est en train de devenir la première poétesse d'Outre-Atlantique.

Faut-il ajouter que le succès qu'elle a rencontré en France a certainement réconforté l'adhésion des lecteurs américains. Le livre de Bosquet avec ses traductions d'une élégance parfaite, dans la collection des *Poètes d'Aujourd'hui* laisse une exacte impression du génie extraordinaire de cette puritaine qui n'écrivit que pour sa seule joie intime.

A examiner de plus près son triomphe posthume, ne faut-

prose sans âme. Il dût user de subterfuges pour essayer, à travers des moyens qui lui étaient personnels, de donner à son lecteur une impression approximative de la grandeur des deux poètes romantiques.

Il me demanda un jour, de travailler à la versification d'un poème de Lermontov. Il s'agissait de deux quatrains intitulés « Les yeux noirs ». Il m'avait transcrit le texte russe pour que je me rendisse compte de la métrique, puis m'avait transcrit un mot à mot littéral. J'essayai longtemps de couler en français ce que je croyais être la beauté du poète. Je dus abdiquer !

Pourtant Mayakowski me laissa, même en français, l'impression d'un énorme poète ! C'est que, justement, la poésie de Mayakowski ne repose pas sur des caractères extérieurs du langage. Sa technique est, comme celle de Cendrars ou des surréalistes, totalement libérée. La face des mots semble prendre peu de part à sa stratégie de la beauté. C'est ce qui est derrière les mots qui compte !

J'en arrive à croire, mais ce n'est qu'un discernement peu sûr, que la poésie de Pasternak est plus savante, plus technique, plus foncièrement russe que celle de Mayakowski. Pasternak m'apparaît comme un très grand poète, mais je ne puis le juger que par quelques étincelles ; la continuité du feu m'échappe souvent.

A partir de Cendrars, et pour tous ceux qui usèrent de son procédé, la traduction est aisée. J'ai eu coutume de répéter que la poésie d'image, est presque identique dans toutes les langues.

Les « Avions » d'Apollinaire qui sont « comme des abeilles sur les roses momentanées des éclatements » garderont leur beauté dans toutes les langues du monde, parce qu'il ne s'agit pas ici d'un nombre de syllabes, ou de la chute d'une rime, mais d'une superposition de comparaisons entre les avions et les abeilles au-dessus des éclatements rouges, assimilés à des roses.

Tout cela devient clair ! Et il est évident que l'*Amour Libre* de Breton, ou les poèmes de Benjamin Péret ou *Georgia* de

génie qui ne tient pas à l'anecdote. Comment pourrait-on faire comprendre à un Letton, la beauté de vers où le sens rejoint la qualité du son :

« Ariane, ma sœur, de quel amour blessée  
 » Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée. »

Peut-être est-ce à pareille persuasion difficile que voulut m'amener un Américain avec qui je disputais des mérites de Robert Frost. Il me dit que le poète de la Nouvelle-Angleterre n'était grand qu'à travers l'usage subtil de son dialecte américain. C'est possible !

A bien réfléchir, Racine dans son expression, ou mieux, dans son contenu traduisible, n'est qu'un poète peut-être banal ; le génie commence et s'affirme totalement dans la façon de dire. Le génie de Racine est une musique personnelle que le poète a orchestrée grâce à l'outil de sa langue. Il doit en être comme cela de tous les grands poètes !

La question de la traduction poétique dépend de la qualité elle-même du matériau utilisé par l'écrivain. La traduction ne peut donc constituer, dans sa réalisation, une réponse analogue pour tous les poètes.

Pour les langues faciles, la meilleure façon d'arriver à faire comprendre un poète sera sûrement de procéder par voie de traduction littérale placée en regard du texte original pour la comparaison, et le lecteur parviendra à s'assimiler tous les éléments d'une beauté secrète.

Chez d'autres poètes, dont la langue est difficile, le traducteur doit essayer de suppléer à l'impossibilité d'atteindre à la perception littérale de la beauté par des moyens de substitution. Il faut alors comme dans de nombreux cas, enjoliver la traduction par des artifices propres à l'expression de la nouvelle langue. J'ai eu souvent cette sensation lorsque j'ai essayé de lire les poètes russes. Je me souviens que le Professeur Henri Grégoire publia, voici longtemps, un livre de traduction des poèmes de Pouchkine et de Lermontov. Il assumait le travail de s'exprimer en vers français. Très vite il dut se rendre compte que la traduction littérale n'était souvent qu'une

Souvent à travers le génie des poètes, il est impossible d'exprimer la totalité effective de leur écriture, du moment que le métier prosodique joue une part prépondérante dans l'effet produit. C'est ce que tout lecteur de Valéry ou de Verlaine doit constater. La répétition des rimes peut constituer un effet concomitant au sens profond du poème, et c'est cela justement qu'une seconde langue ne pourra que rarement offrir. Proust, d'ailleurs, quand il parle de Racine dans le *Côté des Guermantes* fait très bien sentir cette dualité capitale d'impression que l'auditeur ou le lecteur peut ressentir. Il dit :

« N'est-ce pas déjà un premier élément de complexité ordonnée, c'est-à-dire de beauté, quand en entendant une rime, c'est-à-dire quelque chose qui est à la fois pareil et autre que la rime précédente, qui est motivé par elle, mais y introduit la variation d'une idée nouvelle, on sent deux systèmes qui se superposent, l'un de pensée, l'autre de métrique. »

Cette définition de la beauté racinienne, nous fait mieux comprendre pourquoi Racine n'est qu'un grand poète français. Nul n'a jamais pu traduire le potentiel du génie qui, avec les phrases les plus banales, fait, grâce à un don tenant exclusivement aux sonorités de la langue, une musique qu'aucune autre langue ne pourra restituer.

J'ai réfléchi à cela, voici quelques années, lors d'une réunion des Biennales Poétiques du Zoute, quand des écrivains de différents pays discutaient du rapport de la poésie et du théâtre. Un Français parla de la grandeur poétique de Racine ! Son interlocuteur, un Letton ou un Lithuanien, qui ne connaissait que l'anglais, se mit à rire et se moqua du Français en faisant observer que Racine n'était qu'un poète banal.

Cette déclaration jeta un froid dans l'assemblée. Le poète surréaliste Gengenbach se fâcha et même insulta l'étranger. Pourtant, à bien réfléchir, le Letton n'avait pas tort ! Racine est le plus grand poète français, mais pour les Français ! Racine traduit ne pourra jamais livrer l'authenticité de son

participent à la perfection du poème, le poème traduit ne repose plus que sur le contenu représentatif et sonore des mots employés et toute une part de la beauté doit échapper.

Donnons des exemples : Ronsard ou Victor Hugo ne me paraissent pas antithétiques à la traduction. Mais les récits, par exemple, de Coppée ou de Sully Prud'homme, — prenons le Vase Brisé, — reposant sur une affabulation qui tient plutôt à la prose, pourront retrouver leur analogie dans une langue étrangère. Le récit ne sera pas différent. La part technique étant peu importante, pourra s'oublier.

Mais comment traduire le *Narcisse* de Valéry ? Comment oser s'attaquer à la *Prose pour des Esseintes* de Mallarmé ? Comment exprimer en anglais un seul vers comme :

« Et de l'incorruptible altitude hantée » ?

Si l'on cherche le sens représentatif de ces quelques mots, on atteint à une des expressions en profondeur recherchées par le poète ! Mais au sens banal des mots se superpose une savante stratégie qui constitue peut-être l'essentiel où Valéry a cherché une répétition musicale dans deux mots dont le mouvement s'arrête brusquement, comme un cours d'eau, devant l'écluse du H aspiré, et qui reprend immédiatement son flux pour créer, à travers tout l'alexandrin, un effet de grâce rythmique qui doit tout à la conformation de la langue française.

Je parlais d'une internationalisation de la poésie moderne : revenons-y ! Dès que la poésie échappe aux règles du Parnasse et qu'elle ne procède plus que par des phénomènes de représentation verbale au delà de la sonorité de la langue, le poème peut être aisément traduit.

Je pense à Saint-John Perse, à Cendrars, à Claudel, à quelques poèmes d'Apollinaire et à tous les poètes qui ne s'expriment que par les effets de l'image. Les surréalistes notamment ne pourraient pas conclure que leurs poèmes sont intraduisibles comme le faisait Frost. Les images gratuites resteront des images gratuites dans toutes les langues !



Laissez-moi pour l'exemple vous citer les deux derniers vers du poème de Virgile :

*Et jam summa procul villarum culmina fumant  
Majoresque cadunt altis de montibus umbrae*

Et Valéry a traduit dans les deux beaux alexandrins que voici :

« Vois, au lointain déjà les toits des fermes fument  
» Et les ombres des monts grandissent jusqu'à nous. »

Valéry a été obligé d'ajouter *voir* et de traduire *majoresque cadunt* par un seul mot *grandissent* et il a simplement omis le qualificatif *altis* pour arriver au compte de sa métrique.

D'autres avaient essayé avant lui et moi-même je me suis astreint à ce petit jeu et j'ai traduit :

« Et déjà les sommets lointains des fermes fument  
» Et plus longues des plus hauts monts tombent les ombres. »

Est-ce mieux ? Je puis le penser mais d'autres peuvent ne pas le croire. Et cela me semble démontrer que toute traduction n'est qu'une interprétation provisoire qui peut toujours être modifiée tandis que le poème est une perfection dont on ne peut changer une syllabe.

Peut-être faut-il observer que la poésie moderne tend à l'internationalisation ou à l'universalité de la poésie ? Tant que celle-ci a procédé de règles particulières à une langue, il a été impossible de trouver un substitut équivalent dans un autre idiome.

Allons plus loin : la qualité de la traduction à réaliser est intimement liée à ce que la poésie contient. S'il s'agit d'une anecdote ou d'un poème sentimental dont le contenu seul touche la sensibilité par une logique particulière ou par une expression qui cherche son effet dans l'organisation logique de la langue, il doit être possible, malgré les difficultés inhérentes, de trouver une approximation dans un autre idiome. Mais dès que la technique et la résonance verbale

doute que la traduction elle-même, ait pu produire un effet de réelle inspiration.

D'ailleurs, nous sommes ici devant une situation toute spéciale, puisque des milliers de Français connaissent l'anglais. Il y a de nombreuses personnes qui peuvent, avec un texte anglais et une traduction littérale ou approximative, apprécier la part de génie qui semble intimement liée à la personnalité de la langue employée.

Prenons l'exemple d'une langue peu connue, le russe ou le japonais ! Nul ne peut nier que de grands poètes aient employé ces moyens d'expression dans lesquels nous ne pénétrons pas. Et nous arrivons, grâce à ce cas particulier, à mieux cerner le problème. Il y a eu des anthologies de poèmes japonais et pourtant, je ne crois pas qu'un Français qui ne connaît pas cette langue ait pu atteindre à la subtile beauté qui charme les habitants de l'Empire du Soleil. Il est vrai que cette langue est particulièrement difficile. Prenons le cas du russe. Tous les Slaves sont d'accord pour reconnaître que Lermontov, Pouchkine, Mayakowski et Pasternak sont de grands poètes ! Pourtant, à lire les traductions, nul ne peut ressentir l'impression de grandeur que suscitent ces poèmes à ceux qui les lisent dans leur langue originelle.

Ramenons le problème à la dimension de la poésie française. Y a-t-il des traductions qui valent les originaux ? Je ne le crois pas. Comment pourrait-on transposer dans une langue étrangère Baudelaire, Mallarmé ou Valéry ? Chez ceux-ci il y a dans la réalité de l'effet produit, une part importante qui provient du caractère technique de leur poésie. Il faudrait pouvoir, à certains moments, trouver des mots dont la sonorité ou la prosodie correspondent de langue à langue.

D'ailleurs la poésie exige un état de perfection dont on ne peut modifier un seul mot. Une traduction parfaite serait donc celle qui abolit la possibilité de toute autre expression.

Imaginons la qualité de la première églogue de Virgile. Il y a dix traductions qui prouvent que l'état d'intangibilité ne peut être atteint même lorsque le traducteur est un homme de la qualité de Valéry.

## Sur la traduction des vers

---

Communication de M. Robert Goffin,  
à la séance mensuelle du 8 juin 1963.

Lamartine a dit que traduire c'est trahir et Henri Heine a précisé que « des vers traduits c'est du clair de lune empaillé ». Pourtant, certains croient qu'il est possible de transsubstantier, dans une langue étrangère, un poème quel qu'il soit. Georges Mounin a écrit sur ce thème, une étude importante dans les *Cahiers du Sud*.

J'y pense, à l'instant même où un magazine américain donne, à ce propos, une opinion de Robert Frost qui est tenu pour le premier poète d'Outre-Atlantique. Il dit :

« La peinture, la sculpture et la photographie peuvent revêtir un caractère international, mais la poésie est une expression à l'usage des nationalités. La pensée peut être universelle, mais son expression est spécifiquement indigène. Je ne connais pas un seul cas où un de mes poèmes ait été traduit dans une langue étrangère sans perdre l'expression du poème original. »

Je crois que Robert Frost a raison, encore que ses poèmes, basés sur l'anecdote et la description, ne soient pas totalement antithétiques à la transposition, dans les limites mêmes de la facilité de l'expression.

Pourtant on ne peut nier l'influence de Baudelaire, Rimbaud et Mallarmé sur les étrangers et, inversement de Poe, par exemple, sur les Français.

En réalité, ceci n'a rien à voir avec la notion de traduction. Il s'agit de deux phénomènes différents ! Ce qui a influencé les étrangers, c'est un système, une technique, une méthode !

Même ces grands poètes, dont la radiation est profonde, n'ont pas été traduits parfaitement. Ils ont pu être compris par des poètes qui connaissaient la langue originale, mais je

dain on regarde l'eau elle-même ; on croit alors la surprendre en train de fabriquer de la beauté ; on s'aperçoit qu'elle est belle en son volume, d'une beauté interne, d'une beauté active... Aurait-on jamais une image de la profondeur pleine si l'on n'a pas médité au bord d'une eau profonde ? »

Maeterlinck avait fait davantage. Comment, en effet, pourrait-on mieux éprouver cette « profondeur pleine » qu'en y coulant à pic ainsi qu'il l'avait fait ? Le « ruissellement prodigieux » dont il parle, « ces immenses et féeriques colonnes d'eau qui se déroulèrent sous ses yeux » selon sa lettre à Baltia, n'est-ce pas la découverte angoissée et ravie d'un univers insondable dont il poursuivra toute sa vie la vaine exploration.

Carlo BRONNE.

celui de la mort ? Il n'a cependant pas échappé à M. Robert Vivier (2).

Déjà, dans *Onirologie* (1889), on trouve un bassin de marbre, des quais noirs, un puits, des réminiscences de noyade (3).

Faut-il rappeler les nombreuses allusions à l'élément liquide dans *Serres chaudes* ? Maleine vit dans un château entouré de marais. *Intérieur* a pour sujet l'annonce de la noyade d'une jeune fille. Entre *Palomides et Alladine* s'engage ce dialogue : « Et l'eau ? Est-ce de l'eau ?... Elle semble plus belle et plus pure et plus bleue que l'eau de la terre — Je n'ose la regarder. » Dans *l'Oiseau bleu*, l'Eau, incarnée comme le Feu, se refuse à rentrer dans le robinet d'où elle s'est échappée. Auprès de la fontaine où Mélisande laisse tomber son anneau, Pelléas murmure : « Il y a toujours un silence extraordinaire... On entendrait dormir l'eau. » Enfin, à Orlamonde, dont les fondations baignent en quelque sorte dans la mer, Maeterlinck a réuni sous un titre d'une liquidité aérienne : *Bulles bleues*, plusieurs souvenirs où l'eau joue un rôle capital : l'aventure du cuvier tournant sur lui-même sur le canal avec son passager, le sauvetage Baltia, la fausse rupture de la glace qui aurait causé le refroidissement fatal d'Oscar, etc.

Nous savons que l'eau est fréquemment associée à l'idée de pureté ou de calme silencieux, car, comme l'écrit Gaston Bachelard (4) « il semble que pour bien comprendre le silence, notre âme ait besoin de voir quelque chose qui se taise ; pour être sûre du repos, elle a besoin de sentir près d'elle un grand être naturel qui dorme. »

L'eau, pour Maeterlinck, montre toujours un visage mystérieux, inquiétant, cachant sous sa fallacieuse tranquillité de sourdes velléités de violence. Cette eau-là est profonde comme le destin et comme le passé. Bachelard l'avait bien compris quand il disait : « Quand on a vu tous les reflets, sou-

(2) M. Maeterlinck. *Ren. du Livre*, 1962, p. 275.

(3) R. POUILLIART : « L'orientation religieuse de Maeterlinck ». (*Bull. de l'Académie Royale de langue et de littérature française*, 1962, N° 3).

(4) *L'eau et les rêves*. (Corti 1960).

fut nullement douloureuse. J'eus simplement l'impression d'immenses et féeriques colonnes d'eau qui se déroulaient devant mes yeux, puis ce fut tout et le reste sombra dans les dernières tentatives convulsives et inconscientes de l'instinct.

Espérons que le jour est proche où nous pourrons évoquer à loisir tout ceci, inter pocula, soit à Nice, soit à Bruxelles dans notre patrie délivrée. En attendant, je t'embrasse fraternellement de tout cœur.

Maeterlinck.

Trente ans après, dans *Bulles bleues*, le rescapé ajoute aux péripéties de l'accident les réflexions suivantes : « Je fus donc tout près de la mort. Je crois que si je l'avais réellement touchée, je n'aurais pas éprouvé autre chose. J'avais franchi la grande porte sans m'en apercevoir... Aucune souffrance, pas le temps d'une angoisse. Les yeux se ferment, les bras s'agitent et l'on n'existe plus. Etc. »

M. Joseph Hanse, avec un flair de juge d'instruction auquel un professionnel a plaisir à rendre hommage, a décelé la légende de la mort d'Oscar Maeterlinck enfant que, par suite d'une cristallisation mentale abusive, l'écrivain crut avoir été à l'origine de *l'Intruse*. Il est désormais acquis que la fin de son frère en 1891 n'a pu avoir d'influence sur la pièce composée en 1889.

Du moins, la noyade manquée d'Oostaker ne peut, elle, être niée. La précision des souvenirs de Maeterlinck atteste qu'il en conserva une impression quasi physique. Sans en tirer d'autres conclusions, il ne semble pas exagéré de dire que cette première approche du néant a pu l'inciter à des réflexions qui se muèrent plus tard en méditations répétées.

Mais il y a dans cet épisode autre chose qui me paraît mériter l'attention ; c'est cette image dernière, à la fois trouble et limpide, lorsqu'il parle d'« immenses et féeriques colonnes d'eau qui se déroulaient devant ses yeux ». Dans *Bulles bleues*, l'impression persiste : « J'avais vu, un moment, dit-il, une sorte de *ruissellement prodigieux*. »

Peut-être n'a-t-on pas assez attaché d'importance à ce thème de l'eau qui souvent dans l'œuvre maeterlinckien se mêle à

rice, son frère Ernest, le futur notaire, sa sœur Marie et le petit Baltia s'ébattaient dans le canal de Gand à Terneuzen à l'extrémité du jardin d'Oostaker, quand Maurice, qui s'était aventuré à 2 mètres de la berge, poussa un cri et disparut. Le jeune Herman se précipita à son secours ; son camarade s'agrippa à lui mais le sauveteur s'épuisait et ils allaient tous deux s'engloutir lorsque, par bonheur, le père Maeterlinck vit le drame et accourut. Déjà, plus rapide encore, un charpentier travaillant à la maison, s'était jeté dans le canal ; il ramena l'enfant inanimé qui ne reprit conscience que dans son lit.

Le récit de la noyade se retrouve dans le *Sablier* (p. 151) et dans *Bulles bleues*. Le premier de ces livres parut en 1936, le second en 1948. Mais il existait une première version de l'incident — jusqu'ici inédite — dont je dois la communication à l'obligeance de M<sup>e</sup> Jean Dendal, avocat près la Cour d'Appel de Bruxelles, neveu du général Baltia. Celui-ci, alors commandant de la 9<sup>me</sup> Division d'Infanterie, ayant évoqué la noyade en écrivant à son ami, Maeterlinck, des « Abeilles » où il s'était installé en 1911, répondit par la lettre que voici :

Les Abeilles  
Avenue des Beaumettes  
Nice.

18 avril 1918.

Mon cher Herman,

Tu m'as très vivement rappelé cet épisode de notre enfance qui est resté gravé dans mon souvenir. Ta mémoire ne t'a trahi que sur un point. J'ai eu, en me débattant sous l'eau, la sensation très nette que, bien que très médiocre nageur, tu ne m'as pas abandonné et que tu as fait tout ce qui t'était possible pour essayer de me sauver.

Et, chose à peine croyable et qui néanmoins est strictement vraie, je me souviens, qu'au moment où j'avais saisi ta jambe, la sentant céder, je l'ai *volontairement* lâchée, me disant que, puisque tu ne pouvais me sauver, il était inutile de te faire périr avec moi. Je n'oublierai jamais ce détail, parce qu'il a la valeur d'un document psychologique et qu'il montre le sang-froid et la lucidité que l'on garde en des moments extrêmes et tout proches de la mort.

Je me rappelle encore que mon asphyxie, qui fut à peu près totale, car j'avais perdu connaissance quand on me ramena sur la rive, ne

# Une lettre inédite de Maeterlinck

---

Communication de M. Carlo Bronne  
à la séance mensuelle du 12 mai 1963

Pendant son séjour au Collège Sainte-Barbe à Gand, Maeterlinck avait parmi ses condisciples, outre Charles Van Lerberghe et Grégoire Le Roy, le jeune Herman Baltia. Celui-ci allait exercer après la première guerre les fonctions de haut-commissaire dans les Cantons d'Eupen et Malmédy et recevoir le titre de baron.

Le père d'Herman, qui accéda au généralat comme son fils, était en garnison à Gand ; il habitait boulevard du Jardin Botanique où demeurait également Georges Rodenbach dont les allures d'esthète passaient d'autant moins inaperçus qu'il partageait son logis avec une jolie rousse, Parisienne par surcroît, sans doute celle que Reynoldo Hahn dit avoir rencontrée plus tard chez Daudet avec le poète (1).

Herman et Maurice, liés d'amitié, composèrent en collaboration en 2<sup>m</sup>e latine une églogue sur N.-D. d'Oostaker mais ils collaboraient allègrement aussi dans la perpétration d'un certain nombre d'espiègeries dont la chronique familiale a gardé la trace. C'est ainsi qu'ils décidèrent un jour une expédition secrète dans une rue voisine du collège dont l'accès était sévèrement défendu par les bons pères.

Ils ne découvrirent qu'une boutique de corsets dont les mannequins suggestifs avaient sans doute fait craindre aux éducateurs, hantés par les péchés de la chair, de mauvaises pensées pour leurs élèves. Les deux comparses se gardèrent bien de demander des explications complémentaires.

Leur turbulence se manifesta en une autre occasion qui faillit tourner à la tragédie. Une après-midi de juillet, Mau-

---

(1) *Journal d'un musicien* : Rodenbach déclara à ce dîner que quand il riait, cela lui faisait l'effet d'une déchéance.



émouvant encore aux portaits ravissants que nous trouvons dans *Een omstreden Huwelijk*, une image du tendre dévouement d'Henriette d'Oultremont :

Quand aux soins assidus et infatigables et judicieux que la Comtesse porte à Papa, ils sont vraiment admirables et on doit admirer son dévouement et comment ses forces y suffisent, car voilà près de trois semaines qu'elle le soigne nuit et jour et dans tout ce tems elle ne s'est couchée que deux nuits, ses soins s'étendent sur tout comme une véritable sœur grise, et par rapport à tout ceci, on doit regarder comme un vrai bonheur que Papa l'a auprès de lui ! Et elle mérite sans contredit la reconnaissance de tous ceux à qui Papa est cher. (26-4-1842).

La Princesse Marianne, elle, disait parfois *Papatje...* C'est la seule trace de bilinguisme que je trouve dans toute la correspondance familiale, autour des années 1840, des Orange Nassau.

sens divers. Il y aura même les manigances d'une rivale, autre dame d'honneur de la feue reine, d'origine allemande et qui écrit, elle aussi en français, des lettres perfides. Tous les pouvoirs constitués de son pays s'élevant contre lui, le Roi abdiquera pour être libre, le 7 octobre 1840, et, toutes les dispenses ayant été obtenues à Rome, il rejoindra Henriette à Berlin chez sa fille — meilleure épistolière encore que lui — pour l'y épouser. Non par un mariage morganatique — cela se pratiquait couramment dans les cours allemandes — qu'une grande dame belge n'eût jamais accepté. Mais par un mariage normal qui scandalisa l'Europe encore conforme. Ce mariage eut lieu le 17 février 1841, catholique et protestant. Et le pasteur calviniste qui administre le sacrement à ces amoureux francophones, s'appelle Molière ! Henriette d'Oultremont reçoit de son époux le titre de Comtesse de Nassau. Le Roi l'annonce, en français naturellement, à toutes les cours d'Europe. Mais il veut plus. Il veut retourner avec son épouse en Hollande. Et il y retournera. Il refusera la condition qu'on veut lui imposer, d'une espèce de régularisation légale hollandaise de son union. Aucune catastrophe ne se produira. Le sympathique et horrible vieillard — regardez son portrait physique dans le livre — ne jouira pas longtemps, hélas, d'un bonheur durement acheté. Et il mourra dans les bras de sa femme le 12 décembre 1843. La Comtesse de Nassau vivra encore dans un domaine de Silésie dont son époux lui a donné l'usufruit, jusqu'en 1864. Sa dépouille mortelle rejoindra celle des siens dans les caveaux de Warfusée. Fidèle à un grand souvenir, elle aura eu le bonheur de voir son charme et sa bonté reconnus par tous les épistoliers princiers — et français — de cette histoire. Et ce ne sont pas les longues et belles lettres du « Père de Famille » que je veux citer en finissant (lisez-les sans moi : même du point de vue littéraire malgré quelques charabias passagers que je n'ai pas dissimulés dans ma lecture, elles valent la peine), mais le billet de son fils cadet, le prince Frédéric, réconcilié comme les autres, qui donnait au Roi, son frère, au cours de la maladie mortelle de leur père, ajoutant quelque chose de plus

j'ai évité ce sujet de conversation sachant d'avance qu'elle ne pouvait entendre raison ; mais dans ma famille je me flatte d'être parvenue à vous faire rendre justice ; et plus tard il en sera de même ici. En attendant je me flatte d'apprendre que vous êtes contente et heureuse au sein de votre famille, ne regrettant pas trop le passé, ni les personnes qui vous ont si indignement méconnues et calomniées. Par tout ceci j'ai appris à vous connaître et à vous apprécier et je vous assure que je regrette que des obstacles devenus insurmontables par les événements des derniers mois, ont mis fin au projet de Papa, qui n'aurait jamais dû être connu pour pouvoir réussir. Il y a de quoi pleurer, en songeant que, pour vouloir tout bien faire et dans les voies des convenances, mon pauvre Père s'est privé des agrémens qu'il possédait et de votre société. Le cercle ordinaire se rétrécit de plus en plus et n'en devient pas plus amusant. J'admire la patience du Roi et voudrais pouvoir l'arracher de cette position quasi insoutenable, mais comment m'y prendre??? Je ne puis toujours être ici ; j'ai d'autres devoirs à remplir ; ma place est auprès de mari et d'enfans, et plus mes visites ici sont longues et fréquentes, plus Papa sent le vide en mon absence. Cette fois je ne reste que quinze jours, mais reviendrai le plus tôt possible et, j'espère bien, dans le courant de l'année. Les affaires ne marchent pas ici comme je le voudrais, cela tourmente le Roi qui ne veut que le bien du Pays, et craint n'être plus à même de le faire ; il y a un certain décousu en tout que j'espère remettre un peu par ma présence, prêchant l'oubli du passé, l'union et la bonne volonté, sans laquelle on fait à soi et au prochain l'enfer sur terre, au lieu d'observer la charité chrétienne, dont le pardon des offenses est la première condition ; à bien plus forte raison le pardon des erreurs ; car qui n'en commet pas???

Je ne renonce pas à tout espoir de vous revoir, quand même ce ne serait pas ici ; je me flatte même qu'avec le temps vous viendrez nous voir en Silésie ou à Berlin et je vous recevrai à bras ouverts car j'espère que vous ne vous êtes pas changée à mon égard.

Sur ce, adieu, pardonnez ce griffonage à votre affectionnée et fidèle  
Marianne. (29-4-1840).

Je voudrais continuer encore longtemps ces citations mais il faudrait encore des heures. Et cette dernière lettre hollando-prussienne est si parfaite que je voudrais m'arrêter là en vous renvoyant au livre de l'écrivain distingué qui gouverne notre Limbourg. Qu'il me suffise de vous en dire en deux mots les péripéties, suite et fin ! Le Roi ne se laissera pas abattre. Et il y aura plusieurs coups de théâtre en

Mais si même ces biens temporels n'en étoient pas le résultat, il y a un Dieu qui connoit les cœurs et auquel, l'Évangile nous l'apprend, rien n'est plus agréable que le renoncement de soi-même fait dans l'INTENTION d'amener sinon le bien-être du prochain, du moins de lui éviter un mal réel ou imaginaire.

Devant Dieu, dans tous les cas, votre sacrifice ne passera pas inaperçu et sa récompense, pour sûr, vous attendra.

Votre sincèrement dévoué respectueux et plus que jamais reconnaissant fils

Guillaume.

Et la princesse Marianne, le 29 avril :

Ma chère Henriette,

Lorsque je reçus à la Maison du Bois, votre lettre datée de Duras le 12 septembre 1839, je crus superflu d'y répondre. Depuis j'eus plus d'une fois la tentation de vous écrire, mais je me méfiais de la poste et je n'avais aucune occasion plus sûre de vous faire parvenir ma lettre. Aujourd'hui le Comte de Pestre partant pour Bruxelles, je le charge d'une lettre pour Mad. Falck, dans laquelle j'insère celle-ci, pouvant compter sur la discrétion de votre amie qui déjà m'en a donnée des preuves, et préférant vu les fausses interprétations, qu'ici on ignore que je vous écris dans un moment où l'effervescence est loin d'être calmée.

Vous n'ignorez pas l'effet qu'a produit la connaissance des projets du Roi, je ne reviens donc plus sur tout cela, on ne vous a que trop écrit et j'ai sentie tout ce que vous avez dû éprouver. La conduite que vous avez suivie est digne de vous, et je me suis constituée votre champion, brisant des lances il est vrai à pure perte mais trouvant du charme à prendre la défense de celle dont les lettres me furent toujours garant de ses sentiments véritables.

Le Roi se berce de l'espoir de vous revoir d'ici à quelques années et j'ai gardé de lui ôter cette espérance; le tems est un grand maître et change bien des choses. Pour le moment vous avez fait fort sagement d'écrire pour faire embaler vos effets; cela calme les inquiétudes et rassure les âmes faibles qui n'ont pas eu foi en vos paroles. J'ai trouvé le Roi bien plus calme que je n'osais m'en flatter, pardonnant à ses ennemis et à ceux qui, par bonne intention, ont cependant fait beaucoup de tort; il sait que je vous écris mais je ne lui montrerai pas ma lettre. Mes frères n'ont aucun sentiment haineux contre vous, mais on a tout fait pour le monter, il leur faudra du tems pour se convaincre que vous n'êtes ni intrigante ni ambitieuse: ce sur quoi je reviens toujours. Avec Mad. de Goltz, que j'ai vue plusieurs fois à Berlin,

Et comme l'autre lui parle de l'opinion publique, le rude monarque l'interrompt, toujours en français :

Monsieur, je suis né républicain et de race frisonne. L'opinion ne fut jamais pour moi une puissance souveraine. L'opinion ! Dans mon jeune âge on ne la citait pas entre les puissances ; on n'en parlait pas dans ce sens. Mais depuis l'âge de seize ans, en voilà donc cinquante deux à présent, je ne me suis pas soumis au « qu'en dira-t-on ? ». Vous sentez que je suis trop vieux pour changer de conviction sur ce point. Depuis cinquante deux ans, ma devise est celle de M. Guizot, *la ligne droite*, bien que je ne la fasse pas graver sur mon argenterie. — J'ai l'habitude de réfléchir longtemps avant de prendre une résolution. Je reste longtemps, trop longtemps dans le doute et l'indécision. A cet égard je dois m'accuser moi-même de faiblesse. Mais mon parti une fois pris, il est inébranlable, et cette vieille tête frisonne devient alors doublement frisonne. C'est (*avec un sourire*) ce qu'on appelle mon obstination.

Mais, coup de théâtre. Bientôt il apparaît que la différence de religion, l'opposition de la famille sont des détails insurmontables. Il y a une lettre admirable à Henriette qui le reconnaît (on la trouvera dans le beau livre que je feuillette à nouveau, à la page 120). Et le Prince d'Orange croit pouvoir écrire à son père le 25 mars 1840 :

Mon très cher Père.

Hier l'étonnement et la surprise de la nouvelle que vous avez eu la bonté de me communiquer que vous avez renoncé à votre union avec la Comtesse Henriette d'Oultremont, m'a rendu presque muet et m'a empêché de vous témoigner alors comme je le sens à quel point je suis reconnaissant du sacrifice que vous portez à la tranquillité de la Nation et à votre famille. — que Dieu veuille bénir ce sacrifice que vous vous imposez est le vœu le plus sincère de mon cœur, car je sens combien il doit vous coûter ayant pu me convaincre à quel point vous vous étiez persuadé de trouver votre bonheur dans cette union.

Mais s'il est grand le sacrifice, les avantages que vous en obtiendrez ne le seront pas moins, je l'espère, car quand il sera connu que vous avez renoncé à votre projet, tous les cœurs vous seront acquis, et des nuages bien noirs annonçant sinon un orage prochain du moins l'existence d'éléments électriques qu'une étincelle, pouvait faire éclater, se dissiperont et feront place, j'aime à me le persuader, à un tems serein et à des rayons de soleil vivifiants pour votre règne.

content si vous me conservez l'attachement et le dévouement sur lequel je suis heureux de compter ; et si vous êtes persuadée que je les réciproque entièrement et suis et serai à la vie et à la mort, le même. Vous pouvez compter que tout est tranquille dans nos environs et qu'il ne faut attacher aucune valeur à des bruits qui pourroient annoncer des événements tout à fait en opposition avec l'opinion du moment. (9-2-1840).

... A l'égard du Père de famille — c'est lui — vous pouvez compter qu'il est très éloigné de renoncer au projet et qu'il y tient avec la même ténacité que cela a pu être le cas précédemment, trouvant dans l'espoir de sa réalisation force et consolation dans toutes les épreuves par lesquelles il est visité. (14-2-1840).

... Balloté par les événements, il est impossible de pouvoir toujours rester égal à soi-même. A un égard cependant il n'y a pas de changement, c'est dans les sentimens portés à l'ange tutélaire qui fournit force et consolation — et aux prières duquel l'on se recommande. (29-2-1840).

... Je ressens... le besoin de vous dire, chère Amie, à quel point je vous aime et espère être toujours dans le cas de vous le répéter. Vous trouverez ceci peut-être imprudent dans le tems qui court, et je ne nie point que vous pourriez juger plus raisonnable d'attendre le 6 ou le 7 avril avant de vous assurer de ce qui d'ailleurs vous est connu et je me flatte avoir fait ces pas dont les conséquences peuvent permettre de compter qu'il y aura plus de liberté à agir que cela n'était précédemment probable. (2-3-1840).

Le 11 mars ce Roi, épistolier intarissable, mais discoureur éloquent, reçoit le conseiller d'Etat de Keverberg qui lui présente ses vœux (au sujet de quel anniversaire ? Je connais mal l'histoire de Hollande). Il répond (et M. Roppe ne nous dit pas d'où il a tiré ce texte français. D'un récit du Roi ?) :

J'ignore si je dois accepter ces vœux. La vie de l'homme, dans tous les états est traversée de tant de chagrins que sa prolongation n'est guère désirable. Il faut être heureux pour tenir à la vie. Mais je ne suis pas heureux... (*Et après un moment de silence*) : Je ne suis pas heureux ! Les préjugés des hommes et leurs exigences insensées nous ravissent souvent ce qui d'ailleurs pourrait encore nous rester de bien-être.

agir, lesquels veulent faire croire que mes soins et mes peines sont nécessaires pour le bien-être de la Patrie ou que du moins ils peuvent contribuer à diminuer les effets malheureux de sa position politique actuelle, et qui cependant me refusent la seule jouissance innocente que je crois nécessaire pour avoir la force de supporter le poids qui m'accable, et que cette influence pût l'engager à être leur interprète et leur appui auprès de moi. J'en suis navré, j'en sens toutes les conséquences, mais espère que le bon Dieu me donnera la force de supporter toutes les épreuves par lesquelles il trouve et trouvera encore bon de me visiter.

Dans ces circonstances, je crois nécessaire de vous parler et de m'aboucher avec vous. Je vais aujourd'hui en ville et van Doorn est appointé vers midi chez moi, mais après avoir terminé cette conférence, je serai à votre disposition et pense en conséquence qu'entre une heure et demie et deux heures, je serai à même de vous recevoir. Je vous prie de me rapporter la lettre ci-jointe, dont je désire que vous preniez connaissance. Elle est la réponse à la lettre que je lui adressois à l'issue de notre entretien de jeudi et par laquelle je l'avois invitée à revenir ici à l'époque que nous étions convenu ensemble que je lui indiquerois comme la plus propre pour s'y trouver et y être avant : que la réunion de mes trois chers et bons enfants avec leur vieux Père ne soit terminée.

A tantôt.

Guillaume.  
le 10 août 1839.

Et les obstacles apparaissent aussitôt si insurmontables dans le cercle de famille, le seul qui soit au courant jusqu'ici, que le Prince d'Orange écrit au Tzar Nicolas I<sup>er</sup> (son beau-frère) :

Elle est catholique et belge, ainsi pense de l'effet que cela produira dans ce pays ! Le peu de personnes qui sont instruites de ce projet le regardent comme la plus grande calamité qui pourrait se présenter ; dans ce nombre sont les ministres du Roi et sa Cour. Mais plus l'on fait et dit pour l'en dissuader et plus il s'obstine à vouloir le faire ; quant à moi qui comme fils ne peux pas l'en empêcher, j'ai cependant pu respectueusement lui écrire en lui traçant tout ce qui m'avait été dit à cet égard ; il a écouté tout cela avec calme, mais cela n'a rien produit jusqu'ici. Tu peux comprendre ce que c'est pour moi que de voir ainsi remplacer ma mère, et cela si tôt après l'avoir perdue, et de voir un pareil exemple donné à mes fils par leur grand-père ; ensuite le mécontentement général que cela va créer, et tout le monde, comme on me le fait pressentir déjà, qui alors se tournerait vers moi ; dans tout cela il y a de quoi perdre la tête...

Et que le Roi lui-même laisse Henriette fuir pour un long séjour en Belgique, puis pour un long voyage en Italie :

Chère Henriette,

Hier je me flattois pouvoir me considérer comme le plus heureux des mortels. Encore je peux avoir la conviction qu'aucun empêchement positif ne saurait être un obstacle à l'accomplissement de mes vœux les plus chers et ce ne sont que des considérations d'un intérêt général qui me sont opposées pour m'engager à renoncer à un projet duquel je fais dépendre mon bonheur et qui seul peut me l'assurer ! Dans ces circonstances, je reçois la preuve que vous aussi persistez dans l'idée que le voyage d'Italie serait préférable à celui de La Haye et que le 14 encore vous étiez d'opinion que des obstacles de tout genre se succèderont et que le mécontentement que pourroit causer l'exécution de mes projets rend désirable de les abandonner ou du moins d'en remettre l'exécution. Je ne crains point ce mécontentement mais ne peux me refuser aux motifs énoncés pour me convaincre que ma position exige, cette année plus qu'aucune précédente, le concours et la confiance de nombre de personnes pour pouvoir parvenir à obtenir des résultats qui sont nécessaires dans l'intérêt général : n'étant pas permis de calculer les conséquences si par ma faute je fus cause que ceux-ci devenoient impossibles et que tout le monde et chacun en particulier en fit le sacrifice. Dans ces circonstances mon cœur vous est et vous reste entièrement dévoué, et, quelque soye l'impression que ma malheureuse position fasse sur vous, quelque jugement que vous portiez sur le peu de stabilité que vous m'avez reproché plusieurs fois pendant le tems heureux où je pouvais vous voir journellement, toujours j'attacherai le plus grand prix à l'assurance que je n'ai pas démerité à vos yeux et à l'espoir de vous revoir si aussi ce n'est que dans quelques mois et après avoir effectué le voyage qui, en vous faisant visiter des nouvelles contrées vous procurera des agréments qui vous dédommageront d'une séparation qui fera le malheur de celui qui porte un sacrifice au bien être de ses semblables. Cette seule considération pourra le soutenir mais elle ne l'empêchera pas de pleurer journellement les conséquences de ce qu'il renonce au plus cher de ses vœux. Peut-être plus tard il sera possible de trouver moyen de diminuer mes souffrances et certes l'espoir de vous revoir et que le tems approchera où vous visiterez de nouveau nos climats sera un baume dont les effets se feront sentir en proportion que le moment du revoir approchera. Mais quel hiver ! Grand Dieu, quel avenir pour moi ! Je tâcherai de tout supporter mais laissez-moi l'espoir que vous me conservez votre attachement, que toujours vous êtes convaincue que le mien vous est assuré pour la vie et que je ne cesserai d'être, chère et bonne Henriette, votre tout dévoué et j'ose dire votre meilleur ami.

Guillaume. 16-8-1839.



Ce voyage donnera l'occasion à la fugitive raisonnable et tendre d'écrire des lettres curieuses, ravissantes et spirituelles qui peignent admirablement la Rome d'alors ; mais aussi au Roi de persévérer dans ses talents d'épistolier français — a-t-il jamais écrit de lettres privées dans une autre langue ? Question —

Après avoir adressé à Dieu mes ferventes prières pour qu'il me soit en aide et qu'il accorde ses bénédictions les plus précieuses aux absents comme aux présents, une de mes premières préoccupations est de venir pour quelques momens m'entretenir avec vous, ma chère Henriette, bien affligé de devoir avoir recours à la plume pour vous témoigner ma reconnaissance des vœux que vous formiez pour votre vieux ami et que votre lettre du 18 exprime, y joignant l'expression de tous mes regrets que, pour la première fois depuis vingt-cinq ans, je dois être aujourd'hui privé du bonheur de vous en adresser verbalement ma reconnaissance. Dieu veuille que l'année prochaine il en soit autrement. En recevant votre chère lettre du 18, mon cœur battoit fort, cependant j'avois la persuasion que mon Henriette étoit toujours la même : aussi je fut très heureux d'obtenir la preuve que je ne m'étois pas trompé. (24-8-1839).

Dans son désintéressement la charmante femme suggère à celui qui l'aime tant la possibilité pour lui d'un mariage plus normal. Voyons, dans quelques billets de Guillaume I<sup>er</sup>, ce que cela donne :

... Je compte sur votre parole et ne crois pas nécessaire d'ajouter que certes vous n'en serez jamais dégagée ; pour que vous en soyez persuadée croyez au sincère et inviolable attachement qui vous est voué à la vie et à la mort, et que toujours je suis et serai le même. ... (10-9-1839).

... Trois aimables princesses ont été attirées par la réputation de nos bains de mer. Elles sont établies à la maison des bains, fréquentent le spectacle et ont diné une couple de fois ici. La Grande D. Douairière est très aimable et plus jolie que sa fille Marie. Quand à la Gr. D. héréditaire de Hesse, elle rappelle sa mère et tâche de l'imiter ... (10-9-1839).

La saison des bains prenant fin, les Dames de haut parage quittent avec le mois Scheveningen pour rejoindre leurs pénates. Elles font aujourd'hui une course à Amsterdam et il ne sera pas nécessaire de

beaucoup d'assurances pour vous persuader que votre idée à leur égard ne donne pas lieu à réflexion. Dieu nous en préserve ! (23-9-1839).

Et voici qu'à la suite d'une indiscretion inattendue (c'était l'époque où les nouvelles avant d'éclater pouvaient attendre longtemps) la presse internationale et bientôt nationale, — le *Times* pour commencer — se saisissent de l'affaire. Le Roi est prêt d'abord à s'en réjouir :

Mon intention avoit été de vous communiquer un article de gazette dont j'ai vu que vous étiez déjà informée. Je fus un des derniers à l'apprendre et ce fut tout à fait au hasard. Cette confidence au public peut avoir son bon côté comme son mauvais et tout en la regrettant elle a l'avantage de pressentir ou d'accoutumer. Bien des personnes sont incrédules, d'autres font à cette occasion les cancons qui déjà avaient eu lieu, mais il y en a d'autres que la réflexion fait juger sainement l'état des choses. (23-9-1839).

Hélas, il doit bientôt constater avec tristesse que les obstacles politiques et populaires s'accroissent :

... Mais je trouve aussi une consolation à causer de cette manière puisqu'il a fallu renoncer pour ces tems aux moments de consolation, de conversations de confiance auxquels j'attachais tant de prix. Dieu veuille ramener au tems marqué bonheur et tranquillité et puisse-t-il toujours vous combler des bénédictions les plus précieuses. (11-10-1839).

... C'est une conspiration qui afflige sans influencer... ; tous les efforts sont considérés comme chose louable pour travailler la famille et vous n'avez pas d'idée au point où les choses sont poussées. (11-10-1839).

... Je suis malheureux et très malheureux et tout semble se réunir pour me terrasser. Je ne perds cependant pas courage, tâche de rendre le bien pour le mal et m'en remets du reste aux vues et décrets de la Divine Providence auxquels je me sou mets avec résignation. (14-10-1839).

... Les grandes affaires vont commencer et il faudra voir quelle tournure elles prendront. Sans être possible de rien préjuger, mais reconnaissant l'influence possible : ce qui fournit un motif de plus pour suspendre jugement et opinion. Heureux qu'il existe une conscience qui ne me fait pas de reproche et permet de dormir tranquillement. Adieu, chère Henriette, priez pour moi comme je le fais pour vous. Soyez assurée qu'en me conservant votre attachement vous l'avez voué

à celui qui ne peut avoir de satisfaction que par la conviction qu'il est digne par l'amitié qu'il vous porte pour la vie et avec laquelle il sera toujours le même. (14-10-1839).

Toujours obstiné pourtant, il écrira quelques jours plus tard :

Je peux du moins vous assurer que tout en observant un silence que la position du moment rend nécessaire, je ne connois aucune difficulté insurmontable et que le projet reste l'objet de tous mes vœux... Du reste rira bien qui rira le dernier. (4-11-1839).

Ce prince protestant est très religieux. Il reste à la fois inquiet et sûr de lui-même. Impatient et patient :

Je continuerai à vous bombarder de mes lettres, je me flatte par là de vous faire plaisir et je ne renoncerai à cette illusion, si malheureusement pour moi c'en est une, qu'après que vous me l'auriez donné à connaître positivement et sans aucun détour. Jusque là je ne quitte pas la seule ancre de salut qui me reste et me console en toute occasion par la conviction d'avoir au moins une amie qui partage mes sentiments et est disposée à m'aider à supporter chrétiennement les vicissitudes de ce monde. (14-11-1839).

Même quand ses devoirs de roi le replongent dans ses plus glorieux souvenirs :

Demain (15 nov.) il y a vingt-six ans de la journée d'Amsterdam et maintenant jusqu'au 30, il n'y a pas de jour qui ne soit l'anniversaire de quelque événement intéressant arrivé en 1813 et se terminant par celui du revoir de la patrie... Mais quelle différence entre 1813 et 1839 ! Grand Dieu ! Soumission et résignation, espérant le mieux et étant préparé au pire ! Il y aura toujours quelques compensations. Dieu est bon et miséricordieux.

... Cependant,

écrit le Prince d'Orange à son beau-frère,

L'opposition populaire contre ce mariage est à son comble surtout dans les classes populaires...

Et après avoir décrit avec beaucoup de vivacité les remous de l'opinion, cet autre épistolier français conclut mélancoliquement :

Mon père quoique malheureusement aveugle depuis quelque temps sur le véritable état des choses et même ne voulant pas le voir, me fait

une peine profonde ; cela déchire le cœur de voir ce vieillard abandonné par tous et disant : « j'ai cependant voulu le bien et ma conscience est tranquille ». (23-12-1839).

Nous sommes en janvier 1840 :

Voilà bientôt six mois de séparation qui ont paru un siècle. Grâce à Dieu, Pâques n'est plus éloigné que de la moitié de ce tems. Il est par conséquent permis de commencer à calculer combien durera encore la privation du bonheur de vous exprimer de vive voix tout l'attachement qui vous est voué ! (13-1-1840).

... de revenir plus tard sur cet objet quand plusieurs choses seront un peu débrouillées. Il y a d'ailleurs tout le tems ayant encore au delà de deux mois avant qu'il soit requis de prendre votre détermination finale. Dieu veuille que ce soit conformément à mes vœux ! à nos vœux ! n'est-ce pas chère Amie ? (17-1-1840).

Je vous fais grâce de toutes les intrigues qui se nouent autour de cet amour. N'oublions pas que s'il s'agit d'une femme tendre, douce et effacée qu'on ne peut soupçonner d'ambition ou d'intrigue. Il s'agit aussi d'un homme vieux, horriblement enlaidi — mais il est Roi et encore puissant dans son pays — que ses fils adorent et désapprouvent durement, que combat comme eux sa fille bien-aimée la princesse Marianne de Prusse, grâce à qui bientôt la situation se retournera...

Il s'obstine :

... Tout promet de terribles difficultés à surmonter et bien des motifs de tristesse. Cependant avec une bonne conscience et avec confiance en Dieu et en sa Divine Providence, il faut espérer de conserver la tranquillité d'esprit nécessaire pour soutenir le courage dans les diverses circonstances de la vie. J'ai été bien heureux que le vôtre ne vous abandonne également pas et vous y ai bien reconnu, mais ai été bien affligé de l'impression faite par circonstances et lettres, même du sacrifice que vous témoignez être prêts à faire, tout en appréciant la grandeur du sentiment qui pourroit le motiver. Dieu nous a préservés, chère Amie, et laissez-moi l'espoir de surmonter tous les déboires sans lequel le courage m'abandonneroit... Au reste qui sait si Dieu dans sa bonté et sa sagesse infinie, ne dirige pas les choses de manière à amener des heureux résultats qui dépassent les prévisions et les espérances des pauvres humains ! Formons des vœux et adressons des prières à cet effet, et, pour autant que la chose me concerne, je serai toujours

titre déjà soulève l'impossibilité de traduire. *The Unseen*, ce n'est pas l'invisible, mot générique. Ce devrait être *L'Invu* ; mais le mot n'existe pas en français ! Faudrait-il traduire « Celui qui n'est pas vu » ou plutôt « Celle qui n'est pas vue », puisque le mot *mort* est masculin en anglais et féminin en français.

Il s'agit d'un souvenir d'hôpital ou de clinique

*La mort monta dans le hall  
Sans être vue par personne  
Traînant ses robes de couchant  
Au delà de la nurse et de la nonne*

*Elle s'arrêta à chaque porte  
Surveillant la respiration  
De tous ceux qui ne connaissaient pas  
La proximité de la mort*

*La mort monta dans le hall  
Sans être vue par l'infirmière et la nonne  
Elle passa le long de nombreuses portes  
Mais elle en ouvrit une*

Il y aurait long à dire sur les possibilités et les déficiences de la traduction ! Ici également le texte traduit se suffit presque à lui-même. Cela paraît voisin d'une des *Quinze Chansons* du grand poète flamand.

Pourtant, ici aussi, il y a une sûreté de métier, un apport technique qui ne peut être révélé qu'à ceux qui connaissent l'anglais.

Les quatre mots du dernier vers tombent comme une guilotine et allument cette idée qu'on n'attendait pas : quelqu'un est mort ! Et l'effet est encore exalté par la rime qui fait écho. Alors que tout simplement et presque naïvement, la poétesse a simplement repris les deux rimes du premier quatrain.

L'effet du poème ne se délie complètement qu'après le dernier mot. C'est à ce moment seulement que l'imagination du lecteur doit comprendre tout ce que le poème a *suscité*, au lieu d'*exprimer* !

Supposons un instant que ce poème de Sarah Teasdale ait été écrit en russe. Je ne pourrais atteindre qu'à sa beauté approximative par la traduction. Tout le côté de la technique m'échapperait donc. Ce ne serait plus qu'un poème mutilé ! Est-ce pour cela que je pense que Robert Frost a raison et que se justifie le vieil adage : *traduttore traditore* ! Nous pouvons regretter que la poésie soit liée à la notion de patrie et à l'individualité de la langue mais, réjouissons-nous d'avoir des traducteurs qui nous permettent de connaître nos confrères étrangers pour les aimer, à travers une traduction, même quand elle n'est pas parfaite.

Et ceux que cette question intéresse feront bien d'étudier les travaux de Robert Vivier et de s'arrêter à l'Anthologie Hongroise publiée par Ladislas Gara, où certains poèmes ont été traduits par dix poètes français différents. Et l'on pourra ainsi se rendre compte que la traduction de la poésie est un art aussi subtil que la poésie elle-même !

# Chronique

---

## Séances de l'Académie

En sa séance du 11 mai, l'Académie a désigné M. Gustave Vanwelkenhuyzen pour la représenter à la commémoration, organisée par l'Association des Ecrivains belges, du cinquantième anniversaire de la mort de Camille Lemonnier. Elle a entendu une communication de M. Pierre Nothomb sur *Guillaume 1<sup>er</sup> des Pays-Bas, épistolier français*, et sur la correspondance qui s'est échangée en français tant entre le roi et la comtesse d'Oultremont qu'entre princes de la famille royale au sujet du remariage du souverain. M. Carlo Bronne a d'autre part produit et commenté une lettre inédite de Maeterlinck au général Baltia, lequel, étant enfant, lui avait porté secours lors de la tragique baignade où le futur auteur de *Pelléas* faillit se noyer.

L'Académie, en cette séance, a décidé d'accorder son patronage aux cérémonies organisées par la province du Hainaut et les administrations de Marcinelle et de Charleroi pour le centenaire de la naissance de Jules Destrée ; elle y sera représentée par son directeur M. Joseph Hanse.

Des subventions du Fonds National de la Littérature ont été accordées pour l'édition de plusieurs manuscrits présentés.

Le 8 juin, l'Académie a entendu M. Robert Goffin dans une communication sur la traduction des vers. Elle a attribué le grand prix Albert Mockel à M. Paul Neuhuys, pour l'ensemble de son œuvre poétique, et le prix Félix De Nayer à M. Marcel Lobet, pour son œuvre d'essayiste.

## Un hommage à M. Joseph Calozet

*La ville de Namur ayant décerné à M. Joseph Calozet le prix Blondeau, l'insigne de cette distinction lui a été remis le 15 juin à l'hôtel de ville par M. le bourgmestre Huart en une cérémonie qui fut suivie d'une réception au palais*

*provincial. Ensuite, au théâtre, le lauréat et jubilaire — M. Calozet atteint ses quatre-vingts ans — a été congratulé par MM. le directeur général Delot, président du comité organisateur de cette journée d'hommage, Marcel Hicter, représentant M. le ministre de l'Éducation nationale, Robert Gruslin, gouverneur de la province, et Marcel Thiry, secrétaire perpétuel de l'Académie, qui prononça le discours dont voici des extraits.*

...Dans cet affectueux concert d'éloges qui s'élève ainsi tout naturellement autour de vous, on m'a fait l'honneur de me confier la partie proprement littéraire, et de me charger du message de félicitations que l'Académie se réjouit de vous adresser. Elle est en cela aussi unanime qu'elle le fut lorsqu'à l'unanimité — chose rare, comme le soulignait Jean Haust dans son discours d'accueil — elle vous appela pour succéder à Joseph Vrindts. Il y a dix-sept ans que vous occupez ainsi à notre table de travail le siège qui, par la volonté de notre fondateur Jules Destrée, est réservé à la littérature wallonne ; et je suis sûr d'exprimer le sentiment chaleureux de ceux de nos confrères qui sont présents comme de tous ceux qui se sont trouvés empêchés de se joindre à nous ce soir en disant que votre souriante bonhomie et votre bon sens toujours attentif font de vous le confrère idéal. Vous me permettrez d'ajouter que le secrétaire perpétuel est souvent bien aise de pouvoir compter constamment sur la collaboration toujours prête d'un académicien qui ne se dérobe à aucune tâche. Et je pense ici par exemple aux travaux du jury de notre concours scolaire, jury redouté par les « jurés » mêmes beaucoup plus sans doute que par les élèves qui s'y présentent, et dont je dirais que vous êtes le pilier inlassable et fidèle, s'il n'était dans la nature des piliers d'être fidèles et d'ignorer la fatigue.

Mais se borner à vous remercier de nous avoir donné ces dix-sept années de souriante et utile présence, à vous délivrer ce certificat de complaisante et précieuse assiduité aux séances mensuelles comme à celles des commissions et des jurys, ce serait restreindre la valeur du titre académique à des notions de civilité, de bon compagnonnage, et je dirai même : de bon rendement administratif ; ce serait louer votre façon d'être académicien, en omettant de dire pourquoi vous l'êtes. Ce serait oublier de parler de l'écrivain.

Il me semble que de ce point de vue notre réunion amicale autour de vous, ce soir, a un sens double. Nous sommes ici pour vous donner triomphalement main-levée et absolution d'un scrupule de votre jeunesse, et pour attester l'accomplissement parfait du vœu que vous aviez formé en conséquence de ce scrupule. Dans un discours prononcé en 1937 devant la société des *Amis de nos Dialectes*, vous vous êtes accusé d'avoir



eu honte, étant en pension, au collège, à l'Université, du patois que parlait votre mère quand elle venait vous voir, et dont il vous arrivait à vous-même de laisser échapper quelques phrases, au retour des vacances où vous n'aviez pas entendu ni prononcé un seul mot de français. C'est la rencontre de Jean Haust, surgi sur votre chemin de Damas, qui vous révéla les trésors que vous possédiez là sans les connaître. « C'est lui, dites-vous, qui m'a montré la richesse, l'harmonie, la beauté des images de ma langue maternelle, un jour qu'il était venu dans mon village pour ses études dialectales ». Et vous dites encore que si vous vous êtes voué, depuis ce jour-là, à l'écriture du wallon, c'est sans doute parce qu'il est plus naturel de faire parler dans leur langage des habitants d'Awenne, mais c'est aussi et par reconnaissance pour Jean Haust et par repentir d'avoir rougi de la langue de vos pères. Vous avez en quelque sorte promis réparation d'un petit mouvement juvénile de très véniel respect humain. Ce vœu, voyons comment vous l'avez tenu.

Tous les romans doivent être nourris d'amour, j'entends tous les romans qui existent comme tels. Amour d'un être, amour de la vie (ou détestation excessive de la vie : c'est encore la forme contrariée d'un amour), amour d'une époque ou d'une région, amour d'une cause, voire amour du roman. Il suffit d'ouvrir vos récits pour sentir qu'ils ont cette qualité première, que la sève amoureuse les gonfle et les fait s'élever comme des tiges vigoureuses. C'est l'amour de votre terre et de vos gens de la lisière d'Ardenne, de cet Awenne où vous avez grandi dans la saboterie de votre père et que vous avez élevé au rang de paysage classique dans nos lettres régionales, comme le pays d'Erezée dans Arsène Soreil ou comme la Hesbaye de Krains et de Stiernet. Mais c'est aussi l'amour de cette langue dont vous tenez à professer qu'elle fut votre langue maternelle. Quand vous l'appellez délicieusement le *dous cauzadge*, on croit retrouver l'intonation tendre de nos premiers poètes découvrant le doux parler français.

Je viens de les relire, ces récits romanesques qui tous illustrent le pays d'Ardenne et qui tous ont été conçus pour cela, vous n'en faites pas mystère : *Li Brak'nt*, *Pitit d'mon les Matantes*, *O pays dès sabotis*, *Li craweuse agasse*. Et je ne crois pas qu'on puisse imaginer plus fraîche excursion vers les sources.

C'est chose étonnante que cette aisance et cette allure de pur plaisir que peut prendre dans son style l'écrivain dialectal quand il est de votre classe. Les contraintes venues de tous les temps et de tous les coins, les scrupules de purisme, les hésitations devant une forme neuve ou locale, tout le harnais de conventions héritées et de circonspections

trop civilisées qui charge un auteur de langue française, l'auteur wallon en est, nous semble-t-il, allègrement allégé. Il n'a pas à redouter les idiotismes puisque sa fonction même est de les accueillir ; il n'a pas à se conformer à cette norme qui souvent réprime l'originalité et qui est le bon usage, puisque, beaucoup plus immédiatement qu'un romancier ou qu'un poète écrivant en français, l'usage, c'est lui qui le crée. Je sais bien que ceci n'est que relativement vrai, et que dans votre cas particulièrement ou aurait tort de croire qu'il n'y eût pas de science dans votre syntaxe wallonne, et que votre style ne fût qu'une transcription sans contrôle du langage parlé ; bien au contraire, ce qui fait que vos textes, qui se veulent d'apparence si simple, atteignent à leur haut niveau littéraire, c'est évidemment que vous maniez le wallon en grand linguiste et que vous en pénétrez admirablement le génie. Il n'en reste pas moins que vous vous sentez sur votre langue maternelle une autorité que vous envieraient volontiers les auteurs français, et singulièrement ceux de Belgique. Alexis Curvers me disait un jour : « Nous autres écrivains belges, devant notre feuille blanche nous sommes toujours comme des élèves inquiets d'un devoir à composer, et cela se sent quand on nous lit ; les Français donnent l'impression d'écrire pour leur plaisir, qu'il en soit vraiment ainsi ou non ». Vous donnez, vous aussi, l'impression que vous écrivez comme on respire — comme on doit respirer sur les bords de la Masblette, dans les hêtraies d'Awenne.

Le *dous cauzadje*, comme vous savez nous en communiquer le secret, les archaïsmes, les locutions imagées ! Rien que pour nommer les moments de la journée, vous avez des mots qui renouvellent la sensation de chaque heure ainsi appelée et qui nous la font découvrir comme nous la découvriions aux premiers temps de notre jeunesse : au petit matin, c'est *aux èreûs do djou* ; à midi, très bellement et très mystérieusement (pour moi du moins, mais sans doute en avez-vous l'explication toute prête) c'est *à nonne* ; à la brune, c'est *à l'anéti*. Et l'on se demande lequel des deux il faut louer comme le plus poète, si c'est le *cauzadje* qui recèle ces perles ou bien le conteur qui sait si habilement les mettre en valeur.

Mais le plus séduisant des vocabulaires ne suffirait pas à lui seul à faire une œuvre. La vôtre trouve le moyen d'offrir en ses quelques petits volumes à la fois tout le « cœur frais de la forêt » et toute une humanité, reculée et pourtant intimement proche de nous. Les deux aspects qui seront surtout retenus de votre tétralogie ardennaise, il me semble que c'est le côté bucolique, d'une part, de l'autre un certain domaine légendaire et surnaturel qui n'est pas sans parenté avec les histoires de sorcelleries campinoises racontées par Marie Gevers.

Je pense ici surtout à la première partie du *Petit d'mon les Matantes*. Il s'agit là d'un fils de sorcière, comme il y a une fille de sorcière dans *Paix sur les champs*. A vrai dire il ne sait pas si sa mère a vraiment fait pacte avec le démon et il ne veut pas le savoir ; seulement cela lui fait secrètement peur ; il a peur de la nuit ; les villageois en profitent pour le berner en se déguisant en fantômes. Il l'apprend après coup ; d'avoir découvert la supercherie le guérit un peu de ses terreurs, si bien qu'une autre nuit il se met en route pour aller allumer un feu au bord de son champ afin d'écarter les biches qui viennent souvent le dévaster. En approchant, il voit qu'en bordure du champ voisin un feu est déjà allumé. « Tiens ! se dit-il, c'est le Flamand — le tenancier de cette parcelle — qui aura eu la même idée que moi ». Il approche, et celui qu'il voit assis sur un escabeau devant le brasier, ce n'est pas le Flamand, c'est un autre habitant du village, Donè. Seulement il y a ceci de particulier que Donè est mort depuis trois mois. Toutes les nuits, Donè doit revenir pour nourrir les loups-garous et leur faire cuire de la viande. Et Donè conseille ou ordonne au fils de la sorcière de regagner au plus vite le village. « *D'je' t' d'ré ou loup-garou qui t'min'rè* ». Et c'est alors une fuite éperdue, avec dans le dos une galopade qui ne s'arrête qu'à proximité des premières maisons. Le poursuivi enfin lâché par la poursuite, hors d'haleine, trempé de sueur, brisé par la course folle, se jette à plat ventre dans un ruisseau et boit à longs traits « en écartant les chapelets gluants des œufs de grenouille ». Il arrive chez lui en plein délire et mourra dans la nuit, la nuit même où naît son fils, qui deviendra le héros du livre.

J'ai mal rendu l'extraordinaire crédibilité, l'extraordinaire réalité de cette page fantastique. C'est que vous avez le don d'enfance pour croire et pour faire croire. Vous faites quelque part parler les nutons, avec un accent mêlé de poésie et de drôlerie qui participe de l'étrangeté du rêve et qui a quelque chose d'irréfutable, au point qu'il semble n'avoir pu être inventé. J'ai bien peur pour vous et pour votre salut, cher Monsieur Calozet, que vous ayez eu vraiment commerce avec ces petits êtres qui viennent s'accroupir *al chîje* autour de l'âtre, et que les formules pleines d'un charme bizarre que vous leur prêtez ne soient qu'un rapport textuel.

Cela, dans votre polyptique, c'est le volet de la nuit et des esprits ténébreux ; mais il y a aussi le volet du soleil et de la vie aux champs. Le chapitre de la moisson, dans *Li Brak'ni*, l'idylle du faucheur et de la lieuse de gerbes, où donc avons-nous connu pareil récit agreste qui se développe au rythme même de l'infinie journée de juin et dont le réa-

lisme fidèle est gagné peu à peu par la montée lyrique ? Je ne craindrai pas le rapprochement : c'est dans Tolstoï, ce sont les pages célèbres de la fenaison dans *Anna Karenine*. Et si quelqu'un s'étonnait, cédant à une sorte d'esprit de caste littéraire et ne pouvant admettre qu'on pût trouver, dans une humble oeuvre d'un dialecte peu répandu, matière à comparaison avec un roman dont la gloire est universelle, je lui proposerais d'aller y voir ; de la confrontation des textes, il rapportera peut-être l'impression que Levine n'est après tout qu'un faucheur amateur, et qu'entre le barine qui se veut ouvrier pour un jour et vos deux amoureux avançant dans le champ de seigle, Louis « qui se perd là-bas, les coudes écartés », et Marie vive comme une hirondelle et besognant à lier ses gerbes au plus vite pour rejoindre son faucheur, il y a toute la différence qu'on trouvera toujours entre la réalité vécue et la réalité dont un dilettante s'offre le luxe de goûter pour quelques heures. Et il y a aussi, pour faire préférer, car je vais jusque là, votre *aouss* de la ferme d'Awenne à la fenaison dans le domaine russe, cette force merveilleuse de l'amour qui passe dans vos pages à vous.

Oui, vous êtes un grand amoureux, cher Monsieur Calozet, j'y reviens, et c'est de quoi je vous louerai pour finir. Vous êtes un grand amoureux parce que vous nous faites vivre avec vérité de purs amours géorgiques comme celles de Louis et de Marie. Vous pratiquez d'ailleurs de l'amour la plus haute vertu, qui est l'abnégation. Car pour accomplir votre vœu, pour réparer ce petit mouvement de honte que votre délicatesse vous a fait vous reprocher comme une offense grave à votre parler natal, vous avez consacré à celui-ci toute votre carrière littéraire. Sans doute celle-ci a-t-elle été marquée d'éclatants succès, le prix du Centenaire que vous avez obtenu en 1930 pour la littérature wallonne en même temps qu'il était décerné à notre grand Robert Vivier pour la littérature française, le prix biennal du gouvernement, aujourd'hui ce prix Blondeau ; ne peut-on supposer pourtant qu'elle aurait été plus glorieuse si vous aviez employé la grande langue dont d'ailleurs vous êtes un servent fidèle et un défenseur acharné ? Mais non ; vous avez voulu porter doublement témoignage, et en faisant connaître les gens de chez vous que vous aimez, et en élevant leur langage que vous n'aimez pas moins.

Et il arrive pour cette abnégation ce que la parole évangélique lui avait promis : celui qui veut sauver sa vie la perdra, mais celui qui la dévoue vivra éternellement. Vous n'avez pas voulu sauver votre vie littéraire en prenant les routes d'une grande littérature, dont nous savons trop bien comme elles peuvent décevoir ; vous avez construit à l'écart ce pieux monument où vous avez mis tout votre art, tout votre

amour—je n'y peux rien si j'ai sans cesse à répéter ce mot-là. Or ce monument sera sauvé. Bien des livres que nous écrivons en français seront oubliés qu'il y aura des théories de fidèles, peu nombreuses peut-être, mais pleines d'amour, qui feront voyage vers le petit temple à demi secret de votre œuvre, bien abrité sous les frondaisons d'Awenne. Il y aura les savants linguistes et folkloristes qui viendront s'alimenter aux richesses de votre vocabulaire et de votre science des détails de la vie locale. Il y aura les Wallons épris de leur âme wallonne, qui voudront pèleriner vers vos fraîches fontaines originelles. Il y aura les poètes, venus vous demander de leur faire une petite part de ce langage des nutons, que vous avez surpris. Et à les voir ainsi cheminer vers vous et vers vos petits livres, qui sont petits, mais qui contiennent leur pur élément de durée, du haut du paradis des philologues et des bons Wallons Jean Haust sourira dans sa belle barbe en fumant sa plus belle pipe.

## Distinctions, prix, nominations

Par arrêté royal du 12 mars 1963, la plaque de grand officier de l'ordre de Léopold a été conférée à M. Robert Vivier ; celle de grand officier de l'ordre de la Couronne, à MM. Fernand Desonay et Gustave Vanwelkenhuyzen.

MM. Roger Bodart et Louis Remacle ont été faits commandeurs de l'ordre de Léopold.

À Paris, un jury où siégeaient entre autres MM. le maréchal Juin, Maurice Genevoix, Marcel Brion, Jacques Duron, Jacques Chevalier a décerné à M<sup>me</sup> Suzanne Lilar, pour son grand essai sur *Le Couple*, le prix Eve de Lacroix, destiné à un ouvrage exaltant les valeurs humaines.

M. Joseph Hanse a été nommé membre du conseil de la Bibliothèque royale.

M. Georges Simenon a été élu membre d'honneur de la Société des écrivains vaudois.

## Hors de Belgique

M. Robert Guiette a donné au Centre Universitaire Méditerranéen (chaire Maeterlinck), le 4 avril, une conférence sur Max Elskamp. Il a fait au Romanisches Seminar de l'université de Giessen, les 4 et 5 mai, deux cours suivis de discussion, le premier à propos de la bataille de Roncevaux dans les *Croniques et Conquestes de Charlemaine* l'autre sur *l'ambiguïté de la prose dans les Petits Poèmes en prose (ou le Spleen de Paris de Charles Baudelaire)*.

M<sup>me</sup> Suzanne Lilar a fait au mois de juin, à Stockholm et à Gothenbourg, sous les auspices des Amitiés belgo-suédoises, plusieurs conférences sur les *Deux amours de Rubens*.

## OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises

ANGELET Christian. — <i>La poésie de Tristan Corbière</i> 1 vol. in-8° de 145 pages . . . . .	70.—
BAYOT, Alphonse. — <i>Le Poème moral</i> . Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 pages . . . . .	250 —
BERVOETS Marguerite. — <i>Œuvres d'André Fontainas</i> . 1 vol. in-8° de 238 pages	140.—
BODSON-THOMAS Annie. — <i>L'Esthétique de Georges Rodenbach</i> . 1 vol. 14 × 20 de 208 pages . . . . .	100.—
BOUMAL Louis. — <i>Œuvres</i> (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). Réédition, 1 vol. 14 × 20 de 211 pages . . . . .	70.—
BRONKART Marthe. — <i>Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin</i> . 1 vol. in-8° de 306 pages . . . . .	140.—
BUCHOLE Rosa. — <i>L'Évolution poétique de Robert Desnos</i> . 1 vol. 14 × 20 de 328 pages . . . . .	120.—
CHAINAYE Hector. — <i>L'Ame des choses</i> . Réédition 1 vol. 14 × 20 de 189 pages	70.—
CHAMPAGNE Paul. — <i>Nouvel essai sur Octave Pirmez. I. Sa vie</i> . 1 vol. 14 × 20 de 204 pages . . . . .	100.—
CHARLIER Gustave. — <i>Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850). I. La Bataille romantique</i> . 1 vol. in-8° de 423 pages . . . . .	250.—
CHARLIER Gustave. — <i>Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850) II. Vers un Romantisme national</i> . 1 vol. in-8° de 546 pages . . . . .	250.—
CHARLIER Gustave. — <i>La Trage-Comédie Pastorale (1594)</i> 1 vol. in-8° de 116 pages . . . . .	100.—
CHRISTOPHE Lucien. — <i>Albert Giraud. Son œuvre et son temps</i> . 1 vol. 14 × 20 de 142 pages . . . . .	60.—
COMPÈRF Gaston. — <i>Le Théâtre de Maurice Maeterlinck</i> . 1 vol. in-8° de 270 pages . . . . .	120.—
CULOT Jean-Marie. — <i>Bibliographie des Écrivains Français de Belgique (1881-1950)</i> . 1 vol. in-8° de 304 pages . . . . .	120.—
CULOT Jean-Marie. — <i>Bibliographie d'Émile Verhaeren</i> . 1 vol. in-8° de 156 pages . . . . .	100.—
DAVIGNON Henri. — <i>Charles Van Lerberghe et ses amis</i> . 1 vol. in-8° de 184 pages	110.—
DAVIGNON Henri. — <i>L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mockel (Lettres inédites)</i> 1 vol. 14 × 20 de 76 pages . . . . .	50.—

DEFRENNE Madeleine. — <i>Odilon-Jean Périer</i> . 1 vol. in-8° de 468 pages . . .	175.—
DELOUILLE Maurice. — <i>Sur la Genèse de la Chanson de Roland</i> . 1 vol. in-8° de 178 pages . . . . .	120.—
DE REUL Xavier. — <i>Le roman d'un géologue</i> . Réédition (Préface de Gustave Charlier et introduction de Marie Gevers). 1 vol. 14 × 20 de 292 pages	120.—
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre</i> . 1 vol. in-8° de de 282 pages . . . . .	100.—
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour. II. De Marie à Genève</i> . 1 vol. in-8° de 317 pages . . . . .	125.—
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour. III. Du poète de cour au chantre d'Hélène</i> . 1 vol. in-8° de 415 pages . . . . .	150.—
DE SPRIMONT Charles. — <i>La Rose et l'Épée</i> . Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 126 pages . . . . .	70.—
DOUTREPONT Georges. — <i>Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 169 pages . . . . .	70.—
DONEUX Guy. — <i>Maurice Maeterlinck. Une poésie - Une sagesse - Un homme</i> . 1 vol. in-8° de 242 pages . . . . .	110.—
DOUTREPONT Georges. — <i>La littérature et les médecins en France</i> . (épuisé)	
ÉTIENNE Servais. — <i>Les Sources de « Burg-Jargal »</i> . 1 vol. in-8° de 159 pages	70.—
FRANÇOIS Simone. — <i>Le Dandysme et Marcel Proust</i> (De Brummel au Baron de Charlus) 1 vol. in-8° de 115 pages . . . . .	120.—
GILLIS Anne-Marie. — <i>Edmond Breuchté de la Croix</i> . 1 vol in-8° 14 × 20 de 170 pages . . . . .	90.—
GILSOUL Robert — <i>La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours</i> . 1 vol. in-8° de 418 pages . . . . .	175.—
GILSOUL Robert. — <i>Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880</i> . 1 vol. in-8° de 342 pages . . . . .	140.—
GIRAUD Albert. — <i>Critique littéraire</i> . Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 187 pages	90.—
GUILLAUME Jean S.J. — <i>Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe</i> . 1 vol. in-8° de 303 pages . . . . .	140.—
GUILLAUME Jean S.J. — <i>Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe</i> . 1 vol. in-8° de 108 pages . . . . .	70.—
HANSE Joseph. — <i>Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 383 pages . . . . .	110.—
HANSE Joseph. — <i>La valeur modale du subjonctif</i> . 1 brochure in-8° de 24 pages	20.—
HAUST Jean. — <i>Médecinaire Liégeois du XIII<sup>e</sup> siècle et Médecinaire Namurois du XIV<sup>e</sup> (manuscrits 815 à 2.700 de Darmstadt)</i> . 1 vol. in-8° de 215 pages	100.—
HEUSY Paul. — <i>Un coin de la Vie de misère</i> . Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 167 pages . . . . .	90.—
HOUSSA Nicole. — <i>Le souci de l'expression chez Colette</i> . 1 vol. 14 × 20 de 236 pages . . . . .	110.—
LEJEUNE Rita. — <i>Renaut de Beaujeu. Le lai d'Ignare ou Lai du prisonnier</i> . 1 vol. in-8° de 74 pages . . . . .	70.—
LEMONNIER Camille. — <i>Paysages de Belgique</i> . Réédition. Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. 1 vol. 14 × 20 de 135 pages . . . . .	100.—



MAES Pierre. — <i>Georges Rodenbach (1855-1898)</i> . Ouvrage couronné par l'ACADÉMIE FRANÇAISE. 1 vol. 14 × 20 de 352 pages . . . . .	130.—
MARET François. — <i>Il y avait une fois</i> . 1 vol. 14 × 20 de 116 pages . . . . .	70.—
MICHEL Louis. — <i>Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Ou-tre-meuse</i> . 1 vol. in-8° de 432 pages . . . . .	140.—
NOULET Émilie. — <i>Le premier visage de Rimbaud</i> . 1 vol. 14 × 20 de 324 pages . . . . .	140.—
PAQUOT Marcel. — <i>Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beau-joyeux à Molière</i> . 1 vol. in-8° de 224 pages . . . . .	110.—
PICARD Edmond. — <i>L'Amiral</i> . Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 95 pages . . . . .	70.—
PIRMEZ Octave. — <i>Jours de Solitude</i> . Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 351 pages . . . . .	70.—
REICHERT Madeleine. — <i>Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Van Hasselt</i> . 1 vol. in-8° de 248 pages . . . . .	110.—
REIDER Paul. — <i>Mademoiselle Vallantin</i> . Réédition. (Introduction par Gus-tave Vanwelkenhuyzen). 1 vol. 14 × 20 de 216 pages . . . . .	90.—
REMACLE Louis. — <i>Le parler de la Gleize</i> . 1 vol. in-8° de 355 pages . . . . .	110.—
REMACLE Madeleine. — <i>L'élément poétique dans « A la recherche du Temps perdu » de Marcel Proust</i> . 1 vol. in-8° de 213 pages . . . . .	120.—
ROBIN Eugène. — <i>Impressions littéraires</i> (Introduction par Gustave Charlier) 1 vol. 14 × 20 de 212 pages . . . . .	90.—
RUELLE Pierre. — <i>Le vocabulaire professionnel du houilleur borain</i> . 1 vol. in-8° de 200 pages . . . . .	175.—
SEVERIN Fernand. — <i>Lettres à un jeune poète</i> , publiées et commentées par Léon Kochnitzky. 1 vol. 14 × 20 de 132 pages . . . . .	60.—
SOREIL Arsène. — <i>Introduction à l'histoire de l'Esthétique française</i> (nouvelle édition revue). 1 vol. in-8° de 152 pages . . . . .	110.—
SOSSET L. L. — <i>Introduction à l'œuvre de Charles De Coster</i> . 1 vol. in-8° de 200 pages . . . . .	70.—
TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DU BULLETIN DE L'ACADÉMIE. ( <i>Années 1922 à 1959</i> ) 1 brochure in-8° de 78 pages . . . . .	25.—
TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DE «LA WALLONIE» ( <i>juin 1886 à décembre 1892</i> ) par Charles LEQUEUX. 1 brochure in-8° de 44 pages . . . . .	30.—
THIRY Marcel. — <i>Étienne Hénaux</i> . 1 brochure in-8° de 20 pages . . . . .	20.—
THIRY Marcel et PIRON Maurice. — <i>Deux notes sur Apollinaire en Ardenne</i> . 1 brochure in-8° de 32 pages . . . . .	25.—
THOMAS Paul-Lucien. — <i>Le Vers moderne</i> . 1 vol. in-8° de 247 pages . . . . .	140.—
VANDRUNNEN James. — <i>En pays wallon</i> . Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 241 pages . . . . .	70.—
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>L'influence du naturalisme français en Belgique</i> 1 vol. in-8° de 339 pages . . . . .	175.—
VANWELKENHUYZEN Gustave. — <i>Histoire d'un livre : « Un mâle », de Camille Lemonnier</i> . 1 vol. 14 × 20 de 162 pages . . . . .	90.—
VERMEULEN François. — <i>Edmond Picard et le réveil des Lettres belges (1881-1898)</i> . 1 vol. in-8° de 100 pages . . . . .	50.—
VIVIER Robert. — <i>Et la poésie fut langage</i> . 1 vol. 14 × 20 de 232 pages . . . . .	110.—

VIVIER Robert. — <i>L'originalité de Baudelaire</i> (réimpression suivie d'une note de l'auteur). 1 vol. in-8° de 296 pages . . . . .	125.—
VIVIER Robert — <i>Traditore</i> . 1 vol in-8° de 285 pages . . . . .	125.—
WARNANT Léon — <i>La Culture en Hesbaye liégeoise</i> . 1 vol. in-8 de 255 pages .	150.—
WILLAIME Élie. — <i>Fernand Severin — Le poète et son Art</i> . 1 vol. 14 × 20 de 212 pages . . . . .	70.—
WILMOTTE Maurice. — <i>Les Origines du Roman en France</i> . 1 vol. in-8° de 263 pages . . . . .	110.—

**Vient de paraître :**

OTTEN Michel. — <i>Albert Mockel. Esthétique du Symbolisme</i> . 1 vol. in-8° de 256 pages . . . . .	100.—
SCHAEFFER Pierre-Jean. — <i>Jules Destrée. Essai biographique</i> . 1 vol. in-8° de 421 pages . . . . .	200.—
GUILLAUME Jean S.J. — <i>La poésie de Van Lerberghe</i> . 1 vol. in-8° de 247 pages	100.—
POHL, Jacques. — <i>Témoignages sur la syntaxe du verbe dans quelques parlars de Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 248 pages. . . . .	110.—
DAVIGNON Henri. — <i>De la Princesse de Clèves à Thérèse Desqueyroux. Essais et Souvenirs</i> . 1 vol. 14 × 20 de 240 pages . . . . .	90.—

**PRIX : 30 Frs.**